



Universidad de Valladolid



**GRADO EN LENGUAS MODERNAS Y SUS LITERATURAS**

**TRABAJO FIN DE GRADO**

L'image de la femme au XVI<sup>ème</sup> et au XVII<sup>ème</sup> siècle

**Presenté par: Audrey Sánchez**

**Tuteur: D. Javier Benito de la Fuente**

**2014-2015**

## TABLE DES MATIÈRES

<b>INTRODUCTION</b>	.....	<b>3</b>
<b>JUSTIFICATION</b>	.....	<b>5</b>

### CHAPITRE 1

#### REVENDEICATION DE LA FEMME AU XVIÈME SIÈCLE

<b>A. RABELAIS</b>	.....	<b>7</b>
<b>B. MARGUERITE DE NAVARRE</b>	.....	<b>12</b>
<b>C. RONSARD</b>	.....	<b>15</b>
<b>D. LOUISE LABE</b>	.....	<b>22</b>

### CHAPITRE 2

#### LA FEMME FORTE CHEZ CORNEILLE: CHIMÈNE

<b>A. LE CID</b>	.....	<b>27</b>
------------------	-------	-----------

### CHAPITRE 3

#### LA CULTURE ET LE BURLESQUE CHEZ LES FEMMES DE MOLIÈRE

<b>A. LES FEMMES SAVANTES</b>	.....	<b>32</b>
<b>B. LE TARTUFFE</b>	.....	<b>39</b>
<b>C. LES PRECIEUSES RIDICULES</b>	.....	<b>43</b>

### CHAPITRE 4

#### LES FEMMES CONDAMNÉES AU XVIIÈME SIÈCLE

<b>A. MADAME DE LAFAYETTE</b>	.....	<b>48</b>
<b>B. RACINE</b>	.....	<b>52</b>

<b>CONCLUSION</b>	.....	<b>58</b>
-------------------	-------	-----------

<b>BIBLIOGRAPHIE</b>	.....	<b>59</b>
----------------------	-------	-----------

## INTRODUCTION

Parler de l'Image de la femme au XVI<sup>ème</sup> et au XVII<sup>ème</sup> c'est parler du rôle qu'elles ont eu à cette époque dans la société et qui s'est vu refléter, entre autres, dans la littérature, grâce à quoi nous pouvons encore l'étudier de nos jours. D'après la définition du Larousse, l'image est un: « Aspect sous lequel quelqu'un ou quelque chose apparaît à quelqu'un, manière dont il le voit et le présente à autrui, notamment dans un écrit <sup>1</sup>».

Effectivement, le but de ce travail est de discerner quelle était l'image de la femme au XVI<sup>ème</sup> et au XVII<sup>ème</sup> siècle dans la littérature française, aussi bien en tant que personnage littéraire ou comme en tant qu'auteure. Il vise à étudier la représentation du personnage féminin à travers leurs écrits ou la façon que certains auteurs avaient de les décrire.

Dans le livre de Pierre Darmon intitulé *Femme, repaire de tous les vices*, lequel nous avons utilisé pour notre travail, plusieurs exemples sur la misogynie nous sont donnés. Notamment tirés de *l'Alphabet de l'imperfection et malice des femmes* :

« La terre n'est peuplée que de folles, de furies et de perverses ».

(Anonyme 2012 : 7)

Selon cet auteur, au départ, anonyme puis découvert et reconnu par la suite comme étant Jacques Olivier, la Sainte Vierge était la seule femme à laquelle il avait accordé sa grâce. (Darmon : 7). Nous avons ici une preuve du rôle secondaire de la femme, une grande inconnue aux yeux de la plupart des hommes.

« la femme engendre des réactions de peur qui débrident les imaginations ».

(Jacques Olivier 2012 : 10)

Ce côté inconnu fait qu'un voile de mystère enveloppe la femme, et ce depuis l'Antiquité :

« Elle est insatiable comme la mer, insondable comme l'espace, mystérieuse comme la nuit et, si elle donne la vie, elle préside aussi aux rites funéraires ».

(Darmon 2012 : 11)

---

<sup>1</sup> <http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/image/41604?q=image#41508> Huitième définition.

C'est évident que certains, en lisant ces propos, avaient peur de ce sexe soit-disant faible ou effacé derrière un père, un mari ou un frère ; un sexe qui leur étaient inconnu et c'était plus facile de le cataloguer comme dangereuse que d'essayer de le connaître pour pouvoir mieux l'apprécier.

Certes la misogynie est, à ce moment- là, à l'ordre du jour, car il est vrai que la société n'était pas celle du XXI<sup>ème</sup> siècle. Les femmes n'avaient pratiquement aucun moyen de se défendre, ni par le biais de la culture ni par celui de la force mais, heureusement, les misogynes ne faisaient pas l'unanimité<sup>2</sup>. A partir de cette époque les femmes, et ceux qui les soutenaient, vont commencer à se battre, nous pourrons commencer à entendre parler de littérature « féministe » puisque celle- ci commence, petit à petit, à s'installer.

*« La littérature « féministe » peut prendre les formes les plus variées : dissertations érudites ou mystiques, libelles satiriques, discours d'apparat, poèmes, littérature précieuse, brochures de colportage. ».*

(Darmon 2012 : 71)

A vrai dire le terme « féministe » tel qu'on le connaît de nos jours n'existait pas encore à l'époque. On parlait de « partisans des femmes » ou « défenseurs du sexe ». De plus, il n'y a pratiquement pas de points en communs entre les « défenseurs » du XVI<sup>ème</sup> et ceux d'aujourd'hui. (Darmon : 71).

Étant donné que le sujet choisi est assez vaste nous allons essayer de voir quels étaient les thèmes traités par les écrivaines de l'époque ? Comment les auteurs du XVI<sup>ème</sup> et du XVII<sup>ème</sup> percevaient- ils les femmes ?, et qui étaient les « précieuses » ?

Pour voir l'évolution de l'image de la femme à cette époque, nous avons décidé d'établir un plan chronologique. Tout d'abord nous verrons les revendications de la femme au XVI<sup>ème</sup> siècle avec des auteurs comme Rabelais, Marguerite de Navarre, Ronsard et Louise Labé, puis nous parlerons de l'importance de la femme forte chez Corneille, ensuite nous analyserons les femmes « précieuses » chez Molière et nous terminerons par la condamnation de la femme au XVII<sup>ème</sup> en nous basant sur les personnages de la Princesse de Clèves et de Phèdre.

---

2 « C'est en exploitant l'héritage mythologique, judaïque, biblique, pathologique et historique qu'une école de misogynes de stricte obéissance, laïcs et ecclésiastiques, rivalise alors de zèle dans le dénigrement d'une femme maléfique et perverse, d'une femme qu'il convient de reléguer dans un univers clos pour mettre un terme à sa puissance destructrice. Mais cette école ne fait pas l'unanimité ». (Darmon 2012 : 13)

## JUSTIFICATION

Hormis le fait de l'avoir étudié au cours de mon adolescence en France, tout au long des années d'études de "Grado de Lenguas Modernas y sus Literaturas" j'ai aussi, entre autres, étudié la littérature française du Moyen Âge jusqu' à nos jours. Cette matière m'a toujours attirée, principalement pour le fait qu'elle ne concerne pas seulement la littérature en soi, mais aussi qu'elle m'a permis d'enrichir plusieurs aspects qui sont liés à elle, comme la culture, les arts et même la société de chacune de ces époques.

S'il y a une époque qui nous m'a particulièrement frappée c'est celle du XVI<sup>ème</sup> et du XVII<sup>ème</sup> siècle car c'est à partir de là que nous avons commencé à voir apparaître l'image de la femme au-devant de la scène. Pour moi, peut-être par le fait d'en être une, la femme est très importante, non seulement en tant qu'être humain mais aussi par rapport aux difficultés qu'elle a eues, et qu'elle doit toujours actuellement, au XXI<sup>ème</sup>, affronter. L'égalité entre les hommes et les femmes n'est pas toujours respectée mais la société actuelle semble commencer à évoluer.

Si je dois vous dire pourquoi est-ce que j'ai choisi ce sujet je vous donnerai deux motifs : le premier fut une inspiration de partiel et le deuxième ma muse, Isabel.

Ainsi, au cours du partiel du mois d'avril 2012 sur la littérature française du XVII<sup>ème</sup> que Monsieur Javier Benito de la Fuente nous avait préparé, l'inspiration me vint, c'était une citation du duc de La Rochefoucauld, et pour moi ce fût un déclic et dès ce jour je sus que mon travail de fin d'études allait porter sur cette matière.

Voici le sujet :

*Il est difficile de définir l'amour. Dans l'âme c'est une passion de régner, dans les esprits c'est une sympathie, et dans le corps ce n'est qu'une envie cachée et délicate de posséder ce que l'on aime après beaucoup de mystères.*

(La Rochefoucauld, 1843 :433)

Il est vrai que le sujet portait plus sur l'amour que sur la femme en elle-même, mais, tout à coup tous les personnages féminins qui ont marqué la littérature me vinrent à l'esprit et dès lors j'ai voulu m'y attarder un peu plus.

Outre ce déclic lors du partiel, j'ai toujours eu présent dans mon quotidien un exemple parfait de femme, ma grand- mère maternelle. En avance sur son temps, elle a dû se battre afin de pouvoir survivre à des situations très difficiles (double immigration, problème de la langue, etc...) Des centaines d'histoires à raconter, dignes d'en faire une biographie.

Sa sagesse vient de son for intérieur. Bonté, force de volonté, lutte et persévérance sont quelques mots clés de son caractère. Pour moi c'est une référence, une personne qui est un modèle à suivre. C'est un exemple même de la femme revendicative, en avance sur son époque.

En ce qui concerne mon travail de fin d'études, pour aborder le thème de l'image de la femme au XVI<sup>ème</sup> et au XVII<sup>ème</sup> nous avons utilisé principalement des textes de cette époque- là ou ceux qui parlaient de ce sujet.

Étant donné que c'est un sujet assez vaste et que de nombreux essais ont été écrits sur lui, nous, nous baserons notre travail sur l'importance que nous avons de l'image de la femme, de sa revendication ainsi que du rôle des femmes cultivées, des « précieuses » et des femmes soumises de cette époque- là.

## CHAPITRE 1 : REVENDICATION DE LA FEMME AU XVIÈME SIÈCLE

S'il y a une époque qui va être favorable à l'insertion de la femme dans la société c'est bien la Renaissance. Sous le règne de François Ier on pouvait savoir qu'il « cultivait la beauté, les artistes et les femmes, il fait de la cour le miroir et l'instrument de sa puissance » (Marseille, 448)

*« cour sans dames, printemps sans roses », affirme le sensuel François Ier tandis que, amer, l'évêque Jean de Monluc déplore : « Les dames peuvent tout ; elles tiennent les rois, leur font oublier les capitaines assiégés en Italie [...]. Peu sert de savoir les batailles et assauts, qui ne sait la cour et les dames. »*

(Marseille: 448)

François Ier introduit la Renaissance italienne en France, avec du retard par rapport aux autres pays de l'Europe. L'austérité et la sobriété disparaissent à la Renaissance. C'est l'époque de la construction des châteaux de la Loire et la mode des salons. La société change sa façon de penser. On va suivre le modèle du Carpe Diem. C'est d'Italie que provient aussi le modèle d'écriture de sonnets comme on le verra avec Louise Labé.

### A. Rabelais

François Rabelais était médecin et moine mais surtout un écrivain humaniste et ironique qui avait l'habitude d'insérer dans ses œuvres un personnage typiquement gracieux.

Pierre Darmon le situe parmi les auteurs misogynes du XVI<sup>ème</sup> siècle.

*L'influence de Rabelais y est déterminante car il tourne autour d'un commentaire de Pantagruel qui (...) se demande, en songeant au mythe de l'Androgyne de Platon, si la femme ne serait pas une « beste brute ».*

(Darmon, 2012 :23)

Mais en fait, si nous analysons de plus près le *Pantagruel*, écrit en 1532, notamment la lettre écrite par Gargantua à son fils, Rabelais nous présente, ce qui est pour lui, l'horreur médiévale. Quand nous parlons d'horreur c'est surtout, sous un concept culturel. En effet, Gargantua compare l'époque à laquelle lui-même avait étudié avec celle dans laquelle va le faire son fils.

*Le temps estoit encores ténébreux et sentant l'infélicité et calamité des Goths, qui avoient mis à destruction toute bonne littérature. Mais, par la bonté divine, la lumière et dignité a esté de mon eage rendue ès lettres, et y voy tel amendement que de présent à difficulté seroys- je receu en la première classe des petitz grimaulx, qui en mon eage virile estoys (non à tord) réputé le plus sçavant dudict siècle.*

(Rabelais, 1532 :246)

Rabelais, malgré qu'il continue à utiliser le français médiéval pour écrire son œuvre, construit un concept de dépassement entre l'époque gréco- latine et la Renaissance. Ce changement d'époque s'appréciera aussi avec la proclamation du français en tant que langue officielle dans les années 30 du XVI<sup>ème</sup>. La société commence à évoluer.

Gargantua, dans ce passage, marque une rupture entre les deux époques, sa propre jeunesse, la façon dont il a étudié et celle de son fils ainsi que les avantages que celui- ci a. Gargantua, ressentant une certaine jalousie, précise que les professeurs de jadis n'étaient pas aussi bons que ceux de maintenant et envie les opportunités qui sont offertes aux nouvelles générations<sup>3</sup>. C'est pourquoi l'époque actuelle est plus adéquate pour étudier et Gargantua apprend le grec pour ne pas se sentir inférieur intellectuellement parlant. La langue grecque réapparaît, ayant été mise de côté à l'époque médiévale, où l'on avait privilégié le latin. De même, bien que les Goths aient causé des milliers de dégâts, la littérature et la culture ont été sauvées de la destruction car la bonne littérature est la classique et non pas la médiévale. Nous apercevons aussi les idées du progrès : *le prestige et la dignité ont été rendus aux lettres* et celles des idéaux de la Renaissance qui sont une résurgence du Classicisme: *la première classe des jeunes potaches*.

*Maintenant toutes disciplines sont restituées, les langues instaurées : Grecque sans laquelle c'est honte que une personne se die sçavant, Hébraïcque, Caldaïcque, Latine ; les impressions tant élégantes et correctes en usance, qui ont esté inventées de mon eage par inspiration divine, comme à contre- fil l'artillerie par suggestion diabolicque. Tout le monde est plein de gens savans, de précepteurs très doctes, de librairies très amples, et m'est advis que, ny au temps de Platon, ny de Cicéron, ny de Papinian, n'estoit telle commodité d'estude qu'on y veoit maintenant, et ne se fauldra plus doresnavant trouver en place ny en compaignie, qui ne sera bien expoly en l'officine de Minerve.*

(Rabelais, 1532 :246, 247)

---

<sup>3</sup> Ici nous trouvons un élément important en ce qui concerne les habitudes : le changement.



L'imprimerie est déjà, depuis quelques dizaines d'années, bien utilisée en France. Cette technique de diffusion est très importante puisqu'elle permet de conserver des textes et de faire partager l'éducation, entre autres. D'après Rabelais, dans cet extrait, « les livres imprimés sont nés de l'inspiration divine », il marque l'opposition entre Dieu et le diable et attribut à celui-ci l'artillerie. Un peu plus bas dans la citation Rabelais dit que les gens de maintenant sont beaucoup plus sages que ceux du temps de Platon, qu'ils sont meilleurs que ceux de l'époque de Minerve, déesse de la sagesse.

En définitive, Rabelais n'attribue rien de bon au Moyen Âge, ce qui l'intéresse c'est la Renaissance, là où il se trouve actuellement. Le Moyen Âge est un pont entre l'époque antérieure et la Renaissance mais aussi c'est une sorte de rupture.

Avec l'amélioration de la société, on commence à percevoir la présence de la femme :

*Que diray-je ? Les femmes et les filles ont aspiré à ceste louange et manne céleste de bonne doctrine.*

(Rabelais, 1532 : 247)

Avec la Renaissance les femmes participent aussi à ce changement. Elles aspirent à la perfection de la culture, à la perfection du développement intellectuel. Rabelais, dans *Gargantua*, écrite en 1534, nous décrit comment les hommes et les femmes se côtoient dans une société égalitaire. Il fait une critique en prose de la société en suggérant une différence de sa propre invention. Il condamne, tout comme dans *Pantagruel*, l'époque médiévale, sa philosophie, son ecclésiastique et ses tabous.

Analysons le texte de l'abbaye de Thélème que nous estimons intéressant en ce qui concerne l'insertion de la femme dans cette société :

*D'avantage, veu que en certains conventz de ce monde est en usance que, si femme aulcune y entre (j'entends des preudes et pudicques), on nettoye la place par laquelle elles ont passé, feut ordonné que, si religieux ou religieuse y entroit par cas fortuit, on nettoiroit curieusement tous les lieux par lesquels auroient passé. (...) Item, parce qu'en icelluy temps on ne mettoit en religion des femmes sinon celles que estoient borgnes, boyteuses, bossues, laydes, défaites, folles, insensées, maléficiées et tarées, ny les hommes, sinon catarrez, mal nez, niays et empesche de maison... (...) « A propos (dist le moyne), une femme, qui n'est ny belle ny bonne, à quoy vault toille ? – A mettre en religion, dist Gargantua. – Voyre(dist le moyne), et à faire des chemises. »*

*Feut ordonné que là ne seroient repceues sinon les belles, bien formées et bien naturées, et les beaulx, bien formez et bien naturez.*

(Rabelais, 1532 : 190, 191)

*Cy entrez, vous, dames de hault paraige ! En franc couraige entrez y en bon heur, fleurs de beaulté à céleste visaige, à droit corsaige, à maintien prude et saige.*

(Rabelais, 1532 : 198)

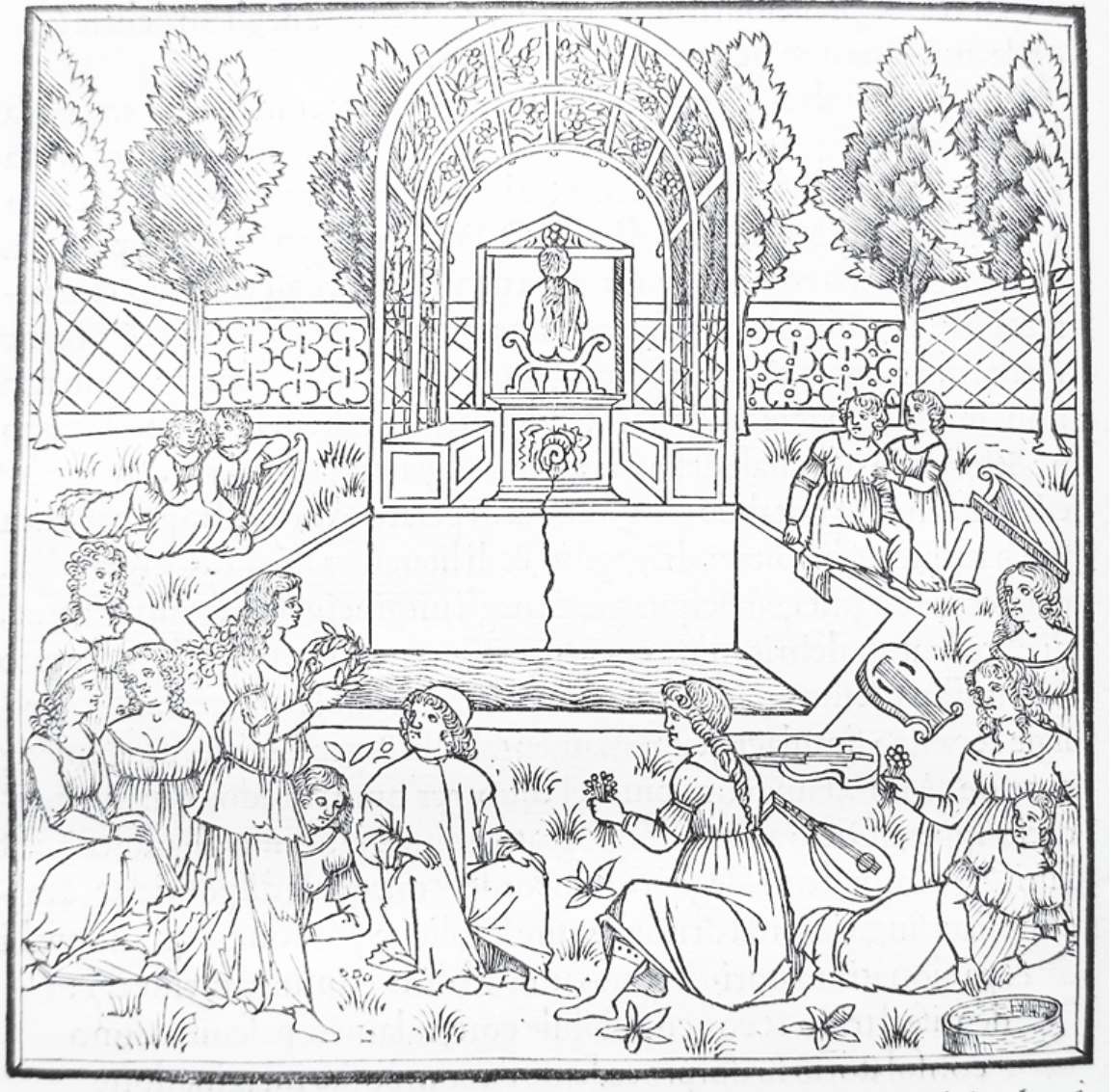
*Toute leur vie estoit employée non par loix, statuz ou reigles, mais selon leur vouloir et franc arbitre. Se levoient du lict quand bon leur sembloit, beuvoient, mangeoient, travailloient, dormoient quand le désir leur venoit (...) En leur reigle n'estoit que ceste clause : **FAY CE QUE VOULDRAS**.*

(Rabelais, 1532 : 202, 203)

C'est un texte satirique et à la fois comique. Gargantua est un géant qui construit une abbaye qui à son accès réservé à certaines personnes seulement comme nous pouvons le lire dans cet extrait. La devise est « fay ce que voudras » est très libérale et moderne en soi, à l'intérieur les personnes sont totalement libres, contrairement à la vie dans les autres abbayes. Les hommes et les femmes vivent en égalité, peu importe le sexe. En fait la société de l'abbaye de Thélème est une société utopique, un songe et les personnes qui y vivent là-bas forment un groupe distingué et très selecte: beauté, culture, noblesse, liberté...

Avec cet extrait nous obtenons des informations sur l'élite qui habite là. Ce sont des personnes bonnes qui savent lire et écrire. Les hommes sont des *nobles chevaliers, joyeux, plaisants, mignons, tous en général gentils compagnons*. Les femmes sont belles, aimables et honnêtes.

Rabelais nous donne une nouvelle vision des idéaux de l'amitié entre hommes et femmes. Ce sont leurs vertus qui leurs permettent de vivre ensemble.



**Ilustración 1 " Telle symptahie estoit entre les hommes et les femmes" illustration du Songe de Poliphile de Francesco Colonna (Venise, 1499)**

*Rabelais (...) devient le meilleur représentant de cette Renaissance littéraire française, une Renaissance marquée par une immense curiosité intellectuelle, un rejet de l'intolérance sous toutes ses formes et l'affirmation de la primauté de l'homme et de sa féconde liberté*

(Marseille : 458)

C'est à partir de cette époque que vont apparaître celles qui vont donner « ses lettres de noblesse et sa facture moderne au féminisme naissant », nous voulons parler de Marie Le Jars de Gournay, Anne Marie van Schurman et Marguerite de Navarre, de laquelle nous allons parler. (Darmon : 78).

## B. Marguerite de Navarre

*Marguerite de Navarre (1492- 1549), a fait l'objet de travaux approfondis. Sœur de François Ier, c'est l'une des personnalités les plus marquantes de la Renaissance, Animée d'une piété qui confie au mysticisme, elle se lance dans l'étude de la théologie. Elle se consacre aussi au droit et à la médecine. Son œuvre maîtresse, L'Heptaméron, est un recueil de soixante-douze nouvelles divisées en huit journées qui, aujourd'hui encore, se lisent avec bonheur (...) L'ouvrage, composé vers 1542 dans son Ermitage de Mont-de-Marsan, semble avoir subi l'influence du Décaméron de Boccace et des Cent nouvelles de Philippe de Vigneulles.*

(Darmon : 78,79)

A la différence du *Décaméron* de Boccace ici Marguerite de Navarre raconte des histoires vraies ou inspirées des fabliaux. A la fin de chaque nouvelle, il y a un petit débat entre les personnes qui se trouvent dans le couvent, à propos du sujet commenté.

Du point de vue des personnages qui apparaissent dans *l'Heptaméron* nous pouvons dire qu'ils appartiennent à toutes les classes sociales. Par exemple : François Ier (frère de Marguerite de Navarre), le clergé, etc... Ce qui est très importants ici c'est que l'on trouve le même nombre d'hommes que de femmes (cinq et cinq).

Marguerite de Navarre utilise une logique narrative très simple, cherchant l'équilibre entre la sagesse mondaine et la morale chrétienne, tout en utilisant des connotations humoristiques et ironiques.

Pour notre travail nous analyserons deux nouvelles qui nous ont semblées pertinentes pour notre sujet. La première est la nouvelle II et l'autre, la quatrième nouvelle. Nous les avons choisies pour leurs thèmes, car même si ces nouvelles ont été écrites dans la première partie du XVI<sup>ème</sup> siècle, elles partagent des sujets qui, malheureusement, sont toujours d'actualité. C'est le cas ici, d'une part, du viol. On ne verra pas écrit le mot comme tel dans *l'Heptaméron* mais, comme nous allons voir, le viol était une menace constante à l'époque, toute classe sociale incluse. D'autre part, les thèmes de la religion et de l'astuce féminine sont très présents.

Commençons par la nouvelle II :

C'est Oisille, présentée dans le prologue de *l'Heptaméron* comme étant un personnage noble, courageux et muni d'une grande foi qui raconte la deuxième nouvelle. Son expérience, sa foi et ses connaissances font d'elle une sorte de chef du petit groupe. Selon certains critiques, Marcel Tetel par exemple, la véritable identité de ce personnage serait Louise de Savoie (mère de Marguerite de Navarre).



*Mais une dame vefve, de longue experience, nommée Oisille, se delibera d'oblier toute craincte par les mauvais chemins jusques ad ce qu'elle fut venue à Nostre-Dame de Serrance.*

(Marguerite de Navarre : prologue de la première journée<sup>4</sup>)

*Une muletierre d'Amboyse aime mieus cruelement mourir de la main de son valet que de consentir à sa méchante volonté.(...) ung valet de son mary l'aymoit si desesperememt, que ung jour il ne se peut tenir de luy en parler ; mais elle, qui estoit si vraie femme de bien, le repint si aigrement, le menassant de le faire battre et chasser son mary, que depuis il ne luy osa teneir propos ne faire semblant. (...) Estant demoré seul, luy vint en fantaisye, qu'il pourroit avoir par la force ce que nulle priere ne service n'avoit peu acquerir. (...) Et luy, qui n'avoit amour que bestialle (se montra plus bestial qu'il n'estoit) en voyant qu'elle courroit si tost à l'entour d'une table, et qu'il ne pavoit prendre (...) desesperé de jamais ne la pavoit ravoit vive, luy donna si grand coup d'espée par les reings, pensant que, si la paour et la force ne l'avoit peu faire rendre, la douleur le feroit.(...) ce malheureux print par force celle qui n'avoit plus de deffense en elle. (...) Il s'en fouyt si hastivement, que jamais depuis (...) n'a peu estre retrouvé. (...) Ainsy fut enterrée ceste martire de chasteté.*

(Marguerite de Navarre : deuxième nouvelle)

Marguerite de Navarre revendique l'honnêteté de la femme violée. Ce qui semblait être une histoire d'amour non correspondu au départ se transforme en un crime sanglant et violent (il la poignarde vingt- cinq fois !). Ici, nous nous trouvons face à une confrontation entre, d'une part, la mauvaise action du valet (il représente le mal, il semble être possédé par un être malin, une « bête ») et de l'autre la vertu de la muletierre (le bien). Il y a énormément de comparaisons au Christ dans cette nouvelle. Ces allusions se laissent apprécier par exemple lorsqu'elle décide de lutter, de ne pas succomber à la tentation, de sacrifier sa vie et de maintenir son honneur intact plutôt que de vivre en ayant été salie. La cruauté de la situation contraste avec la magnificence avec laquelle est décrite la dernière scène. En effet la muletierre meurt entourée, notamment du clergé, emportée par la grâce de Dieu.

La muletierre a défendu sa chasteté jusqu'à sa mort. Ce processus se voit bien décrit, point par point, par l'auteure. La victime, étant bonne pieuse, elle a pu être confessée « Estant interrogée, par ung homme d'esglise » avant de mourir « avecq un visaige joyeux, les oielz eslevez au ciel, rendit ce chaste corps son ame à son Createur. » Puis elle « fut enterrée ceste martire de chasteté en l'église de Saint-Florentin ».

---

<sup>4</sup> <http://visualiseur.bnf.fr/CadresFenetre?O=NUMM-101461&M=tdm>

Sa mort servira, donc, d'exemple pour la société et pour les femmes plus particulièrement :

*Les folles et legieres, voyans l'honneur que l'on faisoit à ce corps, se delibererent de changer leur vye en mieulx.*

(Marguerite de Navarre : deuxième nouvelle)

Dans le débat qui suit le conte, Oisille glorifie l'importance de la chasteté. A cette époque- là il fallait mieux mourir en défendant son honneur (même si le valet la viole pendant son agonie) que de céder volontairement au viol pour sauver sa vie. Elle personnalise sa conclusion et s'adresse à son public en leur demandant de s'identifier à la situation :

*Et, nous, qui sommes de bonnes maisons, devrions mourir de honte de sentir en nostre cueur la mondanité, pour laquelle éviter une pauvre mulletiere n'a point crainct une si cruelle mort.*

(Marguerite de Navarre : deuxième nouvelle)

Continuons avec la nouvelle IV :

Ici la narratrice est Nomerfide, une jeune fille joyeuse. L'introduction de ce récit résume très bien la nouvelle en soi :

*Un jeune gentil homme, voyant une dame de la meilleure maison de Flandre, sœur de son maistre, veuve de son premier et second mary, et femme fort délibérée, voulut sonder si les propos d'une honneste amitié luy deplairoient ; mais, ayant trouvé reponse contraire à sa contenance, essaya la prendre par force, à laquelle résista fort bien. .*

(Marguerite de Navarre : quatrième nouvelle)

Dans cette histoire, Marguerite de Navarre se met en scène de façon légèrement voilée. En effet elle écrit : « sœur de son maître, veuve de son premier et second mari », un peu plus bas dans le texte on peut lire aussi « une princesse et vraie femme de bien ». Elle n'utilise pas la première personne du singulier mais elle ne se cache pas non plus.

Dans cette nouvelle la fin est positive sous plusieurs aspects, le premier est que la dame, utilisant sa force physique et de volonté, et aidée par sa dame d'honneur, peut se débattre et ne pas être violée. Le second, aspect est la leçon que reçoit le gentil homme, la honte qu'il ressent et les blessures que la femme lui a causées sur le visage en se débattant, font qu'il écourta son séjour feignant une maladie. D'autre part, les conseils de sa dame d'honneur, qui occupe ici une posture de confesseur, sont très intéressants.

*Il me semble que vous avez plus d'occasion de louer Dieu, que de penser à vous venger de luy (...) laissez faire à l'amour et à la honte, qui le sçauraont mieulx tormenter que vous. (...) Je suis d'avis que peu à peu vous vous esloignez de la bonne chere que vous avez accoustumé de luy faire, afin qu'il congnoisse de combien vous desprisez sa follie, et combien vostre bonté est grande, qui s'est contentée de la victoire que Dieu vous a donnée, sans demander autre vengeance de luy.*

(Marguerite de Navarre : quatrième nouvelle)

Ces conseils sont une sorte d'analyse dans lequel les deux femmes examinent la conduite de celle qui allait devenir la victime. La dame d'honneur l'avertie sur les risques de bavarder avec le galant et coquet gentil homme et lui fait remarquer que parfois la bonté et la complaisance peuvent être interprétées d'une façon inadéquate et que cela peut être incompatible avec la vertu.

Dans *l'Heptaméron* la vérité est souvent insaisissable, on ne sait, parfois, pas si le récit ou ce qui est dit durant le débat est réel mais à la fin de cette quatrième nouvelle la conclusion est très sincère :

*(...) combien qu'il me fasche fort de raconter chose qui soit à la honte d'une d'entre vous, sçachant que les hommes, tant plains de malice font toujours consequence de la faulte d'une seule pour blasmer toutes les aultres, si est-ce que l'estrange cas me fera oblyer ma craincte ; et aussy, peut estre, que l'ignorance d'une découverte fera les autres plus saiges...*

(Marguerite de Navarre : quatrième nouvelle)

Dans cette conclusion se pose un autre thème qui est toujours d'actualité, celui de la vertu des femmes et le quand dira-t-on.

### **C. Ronsard**

La poésie triomphe au XVI<sup>ème</sup> notamment sous le concept du Carpe Diem. Pierre Ronsard est l'un des poètes les plus importants de cette époque. Il fait partie du groupe de la Pleïade<sup>5</sup>, comme Joachim Du Bellay. Le thème central de sa poésie est l'amour. Il dédie tout particulièrement ses poèmes aux femmes, avec lesquelles il maintient différentes relations qui terminent, dans la plupart des cas, en déception. Dans ses poèmes la beauté symbolise l'éternité au contraire de ce qu'elle symbolisait au Moyen Âge qui était la perfection divine.

---

<sup>5</sup> La Pleïade était formée de sept poètes : Pierre de Ronsard, Joachim Du Bellay, Antoine de Baïf, Rémy Belleau, Étienne Jodelle, Pontus de Tyard et Jean Dorat. Ils défendent à la fois l'imitation des auteurs gréco-latins et la valeur culturelle de la langue française.

Chez Ronsard la femme est c'elle qui donne la vie mais c'est un objet passif pour lui.

Son chef d'œuvre littéraire est le recueil *Les Amours* qui reprend, en trois livres, des poèmes de sa jeunesse jusqu'à la fin de sa vie. On y retrouve les trois muses qu'il a eues : Cassandre, Marie et Hélène. Dans *Les Amours* nous trouvons des odes, des odelettes, plusieurs sonnets, des élégies et même des chansons.

Nous analyserons un poème de chacune de ses muses.

Nous commencerons par *Les Amours de Cassandre*, celle-ci était une jeune femme d'origine italienne et c'est à elle qu'il dédia son premier livre. Cette ode écrite en 1545 est l'une des plus connue de Ronsard, en France nous l'apprenions au collège.

*Mignonne, allons voir si la rose<sup>6</sup>*  
*A Cassandre*  
*Mignonne, allons voir si la rose*  
*Qui ce matin avoit desclose*  
*Sa robe de pourpre au Soleil,*  
*A point perdu ceste vesprée*  
*Les plis de sa robe pourprée,*  
*Et son teint au vostre pareil.*  
*Las ! voyez comme en peu d'espace,*  
*Mignonne, elle a dessus la place*  
*Las ! las ses beautez laissé cheoir !*  
*Ô vrayment marastre Nature,*  
*Puis qu'une telle fleur ne dure*  
*Que du matin jusques au soir !*  
*Donc, si vous me croyez, mignonne,*  
*Tandis que vostre âge fleuronne*  
*En sa plus verte nouveauté,*  
*Cueillez, cueillez vostre jeunesse :*  
*Comme à ceste fleur la vieillesse*  
*Fera ternir vostre beauté.*

---

<sup>6</sup> <http://www.poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/>



Le thème principal ici est sans aucun doute celui du Carpe Diem et de la fuite du temps (tempus fugit). Le poète déplace, au fur et à mesure, l'adjectif « mignonne » pour faire avancer le lecteur dans le temps.

Dans cette ode, Pierre Ronsard conseille à sa bien-aimée de profiter de l'instant présent, de sa jeunesse, avant qu'elle ne devienne vieille.

Cette ode est composée de trois sizains d'octosyllabes, formés de deux rimes plates et de quatre rimes embrassées (AABCCB).

Le premier sizain est celui de l'invitation « allons voir.. », un peu coquine à l'époque, faite à une jeune fille. La rose est comparée à la jeune fille. Le poète ne la nomme pas, il ne parle pas d'elle, simplement il évoque sa beauté, sa jeunesse et sa fraîcheur « qui ce matin.. ». C'est une strophe sensuelle.

Le deuxième sizain s'ouvre avec une lamentation « Las ! », car la beauté de la rose ne dure « que du matin jusques au soir », elle a une durée éphémère. En effet, dans cette strophe la rose est fanée « ses beautez laissé cheoir ». Le poète accuse « marastre Nature » de cette situation et se lamente.

Le troisième sizain est une conclusion, « donc » qui conseille d'aller à la recherche du plaisir. Il compare, maintenant, la jeune fille à la rose. Il utilise l'impératif pour la persuader de se dépêcher de cueillir sa jeunesse, dans le but de pouvoir la séduire au plus vite.

Nous poursuivons notre analyse en évoquant *Les Amours de Marie*. Cette jeune femme était une paysanne dont Ronsard était tombé amoureux, mais comme pour Cassandra, Marie épousa un autre homme.

Dans un premier temps nous verrons un des premiers sonnets:

*Marie, vous avez la joue aussi vermeille  
Qu'une rose de mai, vous avez les cheveux  
De couleur de châtaigne, entrefrisés de noeuds,  
Gentement tortillés tout autour de l'oreille.*

*Quand vous étiez petite, une mignarde abeille  
Dans vos lèvres forma son doux miel savoureux,  
Amour laissa ses traits dans vos yeux rigoureux,  
Pithon vous fit la voix à nulle autre pareille.*

*Vous avez les tétins comme deux monts de lait,  
Qui pommellent ainsi qu'au printemps nouvelet  
Pommellent deux boutons que leur châsse environne.*

*De Junon sont vos bras, des Grâces votre sein,  
Vous avez de l'Aurore et le front, et la main,  
Mais vous avez le coeur d'une fière lionne.*

Le thème de ce sonnet descriptif est la beauté de Marie. Tout au long on y découvre le portrait physique de sa bien-aimée. Il y a de nombreuses comparaisons qui servent à renforcer sa beauté « la joue aussi vermeille qu'une rose de mai », par exemple.

Dans ce sonnet en alexandrin, les rimes dans les quatrains sont embrassées (ABBA) et plates dans les tercets (CCD EED). Ronsard utilise la technique de l'enjambement entre vers.

Chaque strophe parle de différentes parties du corps de Marie. Ronsard suit une description, plus ou moins, descendante.

Dans le premier quatrain, il parle de la beauté naturelle de Marie, en particulier de ses joues et des cheveux en comparant leur couleur à des éléments de la nature comme la rose et la châtaigne. La description est, ici, ascendante : d'abord les joues, puis après les cheveux, qu'il laisse pour la fin car c'est une partie sensuelle du corps. La comparaison avec la rose nous rappelle l'ode à Cassandre vue auparavant.

Dans le deuxième quatrain, il parle de la bouche, des yeux et de la voix en introduisant les divinités grecques «Amour» (Cupidon) et «Pithon». Cette intervention est l'une des caractéristiques de l'humanisme, l'intérêt des auteurs pour l'Antiquité, ou dans ce cas précis, la mythologie.

En faisant allusion au regard de l'amour et en y ajoutant le champ lexical de la douceur (« miel, doux, savoureux ») Ronsard nous explique de quoi il est tombé amoureux.

Dans le premier tercet il décrit les seins en les comparants à « deux monts de lait ». La couleur du lait, blanc, appliquée aux seins nous fait penser à la jeunesse et à la pureté de Marie.

Dans le second tercet il fait une comparaison entre les bras, les seins le front et les mains, et, à nouveau, interviennent les divinités « Junon », « Grâce » et « Aurore ». C'est une description plus générale, peut être exagérée (l'amour rend parfois aveugle) car si Marie était une paysanne elle n'aurait pas dû avoir la blancheur de peau des nobles.

Finalement, le dernier vers du sonnet provoque un contraste avec le reste du poème. La conjonction de coordination « mais » marque une rupture avec le reste, de plus il ne parle pas du « cœur » physique mais du caractère. Cette fois-ci la comparaison est faite avec un animal, pas des moindres puisque c'est le roi de la jungle, le lion. Il renforce sa comparaison en y ajoutant l'adjectif « fière » qui sert à durcir le caractère de Marie étant donné que celle-ci ne l'aime pas. Malgré la description de la beauté de Marie, Ronsard lui reproche son indifférence.

Quelques années plus tard, en 1578, en apprenant sa mort, Ronsard lui dédiera ce sonnet :

*Comme on voit sur la branche*

*Comme on voit sur la branche au mois de mai la rose,  
En sa belle jeunesse, en sa première fleur,  
Rendre le ciel jaloux de sa vive couleur,  
Quand l'Aube de ses pleurs au point du jour l'arrose;*

*La grâce dans sa feuille, et l'amour se repose,  
Embaumant les jardins et les arbres d'odeur;  
Mais battue, ou de pluie, ou d'excessive ardeur,  
Languissante elle meurt, feuille à feuille décroît.*

*Ainsi en ta première et jeune nouveauté,  
Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté,  
La Parque t'a tuée, et cendres tu reposes.*

*Pour obsèques reçois mes larmes et mes pleurs,  
Ce vase plein de lait, ce panier plein de fleurs,  
Afin que vif et mort, ton corps ne soit que roses.*

Tout comme le poème de « Mignonne ... » Ronsard utilise un vocabulaire et une structure presque identique, cependant le ton est plus tendre et à la fois triste, à cause de la mort de Marie.

Dans ce sonnet, composé de vers en alexandrin, le thème principal est celui de l'éloge de Marie et de sa mort, ainsi que le Carpe Diem.

Les rimes dans les quatrains sont embrassées (ABBA) et plates dans les tercets (CCD EED).

Dans le premier quatrain Ronsard ouvre son sonnet par une comparaison « comme ». Le champ lexical du printemps et de la fleur est présent. La rose est comparée à la jeunesse, à la vie.

Dans le deuxième quatrain le champ lexical de la nature est présente « feuille, jardin, arbre ». On découvre aussi les sens de la vue et de l'odorat « Embaumant les jardins et les arbres d'odeur ». Cependant la rose « languissante » va aussi se faner.

Dans le premier tercet nous trouvons une personnification de la mort « La Parque » qui rappelle la figure mythologique de la fin de la vie sur terre, et une autre du ciel et de la terre « Quand la terre et le ciel honoraient ta beauté ».

Finalement, dans le deuxième tercet, nous assistons aux obsèques de l'être aimé. Les offrandes sont simples « le lait » qui représente la pureté, la vie, et « les fleurs » qui offrent un parallélisme avec la rose.

L'image de la rose, à nouveau, permet à Ronsard d'évoquer la beauté de la femme et lui rappelle que la jeunesse est éphémère (Carpe Diem). Le temps qui passe conduit ici à la mort de Marie et à son propre deuil.

Pour terminer, Ronsard écrit *Les Sonnets pour Hélène*. Cette jeune femme était la protégée de Catherine de Médicis. Ayant perdu son époux à la guerre, Ronsard, qui, à nouveau, était tombé amoureux, compare sa beauté et son triste sort à Hélène, l'héroïne de Troie.

*Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,  
Assise auprès du feu, dévidant et filant,  
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :  
Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle.*

*Lors, vous n'aurez servante oyant telle nouvelle,  
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,  
Qui au bruit de mon nom ne s'aïlle réveillant,  
Bénissant votre nom de louange immortelle.  
Je serai sous la terre et fantôme sans os :  
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos :  
Vous serez au foyer une vieille accroupie,  
Regrettant mon amour et votre fier dédain.  
Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :  
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.*

Dans ce poème, l'auteur cherche une voie pour arriver au cœur de sa bien-aimée. Il veut essayer de l'effrayer en lui parlant de la mort et reprendre, à la fin, le thème du Carpe Diem dans le but d'obtenir un changement dans la façon de penser de la jeune femme. Ronsard est conscient de son immortalité du point de vue littéraire c'est pour ça qu'il peut se permettre de faire des références à lui-même dans ce sonnet.

Ce sonnet a les rimes en alexandrin, dans les quatrains elles sont embrassées (ABBA) et plates dans les tercets (CCD EED).

Dans les quatrains Ronsard parle de la vieillesse « quand vous serez bien vieille », de la fin de la vie « le soir » et décrit des activités propres de cette tranche de vie « assise près du feu », « filant ». Il est un peu narcissique dans le vers 4, car il ne nomme aucunement Hélène mais il la fait le nommer à lui « Ronsard me célébrait du temps que j'étais belle. »

Dans le premier tercet le poète parle de sa propre mort « Je serai sous la terre et fantôme sans os », et il l'oppose à la vieillesse d'Hélène ainsi qu'aux remords qu'elle ressentira de ne pas l'avoir aimé « Vous serez au foyer une vieille accroupie, regrettant mon amour et votre fier dédain. »

Dans les deux derniers vers du second tercet, où l'on trouve le champ lexical du temps, Ronsard reprend le thème du Carpe Diem « n'attendez à demain » et le mode impératif pour créer la moralité de son sonnet qui est de vivre au présent, de l'aimer à lui car après elle le regrettera « Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. »

En définitive, les caractéristiques les plus importantes de ces poèmes sont l'insistance du Carpe Diem, du désir de profiter du moment ; le mélange de traits médiévaux, d'imitation de Pétrarque (notamment dans « Mignonne »), du style gréco-latin et du français ; la tendresse des mots et la répétition du lexique de la beauté, la nature (fleur, rose) et la jeunesse.

#### **D. Louise Labé**

Tout comme Maurice Scève ou encore Pernette du Guillet, Louise Labé appartient à l'école lyonnaise de la poésie.

*Moins célèbres, les Lyonnaises Pernette du Guillet et Louise Labbé cherchent à prouver que l'émancipation des femmes passe par les chemins de la connaissance et de la création littéraire, facteur de saine émulation susceptible de stimuler la veine créatrice des hommes.*

(Darmon : 80)

Dans cette école il faut tenir en compte de l'importance des débats d'amour et de morale. D'une part se trouve l'influence du néoplatonisme de cette période- là avec la traduction du *Banquet* de Platon par Marsil Ficin dans lequel on trouve deux moments fondamentaux qui sont la théorie de l'amour basé sur la recherche de la beauté et la beauté en soi qui est Dieu. Il y a quatre étapes : la beauté du corps qui nous conduit à celle de l'âme puis à la beauté angélique qui nous mène à celle de Dieu. D'autre part y faut tenir en compte aussi « le blason du corps ». il s'agit de la description des parties du corps de l'amant. Clément Marot sera connu avec le « blason du beau tétin ».

Louise Labé fut l'une des plus grandes femmes de lettres du XVI<sup>ème</sup> siècle. Elle écrivit des sonnets.

« Poétesse «!féministe!» à l'image d'autres femmes de lettres du XVI<sup>e</sup> siècle, Louise Labé revendiqua pour la femme l'indépendance de pensée, la liberté de parole amoureuse et le droit à l'éducation. Elle défendit ces thèses notamment dans un essai dialogué, le *Débat de Folie et d'Amour*<sup>7</sup> ».

La préface d'*Élégies et Sonnets* est une lettre qu'elle écrit en 1555 à son amie Mademoiselle Clémence de Bourges, Lyonnaise:

*Etant le temps venu (...) que les sévères lois des hommes n'empêchent plus les femmes de s'appliquer aux sciences et disciplines, il me semble que celles qui ont la commodité doivent employer cette honnête liberté, que notre sexe a autrefois tant désirée, à icelles apprendre, et montrer aux hommes le tort qu'ils nous faisaient en nous privant du bien et de l'honneur qui nous en pouvait venir ; et si quelqu'une parvient en tel degré que de pouvoir mettre ses conceptions par écrit, le faire soigneusement et non dédaigner la gloire (...) Mais l'honneur que la science nous procurera sera entièrement nôtre, et ne nous pourra être ôté.*

(Labé : 93)

*Je ne puis faire autre chose que prier les vertueuses Dames d'élever un peu leurs esprits par-dessus leurs quenouilles et fuseaux (...) les hommes mettront plus de peine et d'étude aux sciences vertueuses, de peur qu'ils n'aient honte de voir précéder celles desquelles ils ont prétendu être toujours supérieurs quasi en tout.*

(Labé : 94)

*Mais quand il advient que mettons par écrit nos conceptions (...) longtemps après reprenant nos écrits, nous revenons au même point et à la même disposition où nous étions. Lors nous redouble notre aise : car nous retrouvons le plaisir passé qu'avons eu, ou en la matière dont écrivions, ou en l'intelligence des sciences où lors étions adonnés.*

(Labé : 94, 95)

Louise Labé était en avance sur son époque. Elle revendique l'importance de la femme dans la société et le besoin d'étudier. Elle remarque que c'est quelque chose de réservé à « celles qui ont la commodité ». Pour elle c'est un « honneur » qui sera propre de chacune et qui ne « nous pourra être ôté ».

Elle s'adresse à son amie mais dans le but de transmettre aussi le message aux « vertueuses Dames » qui devraient faire travailler leur esprit au lieu d'être, par exemple, en train de tisser. De cette façon les hommes étudieront plus afin de ne pas se voir dépasser par celles qu'ils croyaient être inférieures à eux.

Finalement elle parle du plaisir qu'elle ressent en écrivant et en se relisant.

---

<sup>7</sup> <http://damienbe.chez.com/biolab.htm>

L'œuvre de Louise Labé est très mince en volume (662 vers), se composant d'un *Débat de Folie et d'Amour*, de trois *Élégies* et de vingt-quatre sonnets.

C'était une femme très cultivée, « elle reçut une bonne éducation «à l'italienne!» - enseignement de l'italien, du latin et de la musique - et fut instruite au maniement des armes. Autour de 1543, son mariage avec un cordier lui valut son surnom de «!Belle Cordière!». »

Les sonnets de Louise Labé se caractérisent par leur spontanéité et la sincérité des sentiments que la poétesse exprime. Ces derniers représentent généralement des sentiments contradictoires, un mélange entre la souffrance et le bonheur, le plaisir et la douleur, etc...

Le poème que nous allons étudier est le sonnet VIII:

*Je vis, je meurs ; je me brûle et me noie ;  
J'ai chaud extrême en endurant froidure :  
La vie m'est et trop molle et trop dure.  
J'ai grands ennuis entremêlés de joie.*

*Tout à un coup je ris et je larmoie,  
Et en plaisir maint grief tourment j'endure ;  
Mon bien s'en va, et à jamais il dure ;  
Tout en un coup je sèche et je verdoie.*

*Ainsi Amour inconstamment me mène ;  
Et, quand je pense avoir plus de douleur,  
Sans y penser je me trouve hors de peine.*

*Puis, quand je crois ma joie être certaine,  
Et être au haut de mon désiré heur,  
Il me remet en mon premier malheur.*

Ce sonnet écrit en décasyllabe a pour thème l'amour sous différentes facettes. C'est le dominateur « Amour inconstamment me mène ».

Les quatrains ont des rimes embrassées (ABBA) et les tercets des rimes croisées (CDC CDC).



Dans les deux quatrains l'auteure nous évoque l'état physique et psychologique dans lequel elle se trouve « j'ai chaud extrême en endurant froidure », « tout à coup je rie et je larmoie ». Elle utilise le procédé des antithèses : la vie/ la mort, le feu/ l'eau, chaud/ froid, molle/ dure, ennui/ joie, rire/ larmes, plaisir/ tourment, s'en aller/ durer, sécher/ verdoyer. Cette variété des émotions nous donne l'impression que l'auteure, qui utilise constamment la première personne du singulier, est dépassée par la situation mais nous ne connaissons encore pas la cause de son tourment.

Dans les deux tercets ce doute est comblé. En effet, dès le premier vers on nous cite la nature du mal « l'Amour ». De par sa personnalisation il devient actif. Puis, nous avons l'impression d'entrer dans une structure cyclique, un cercle vicieux « quand je crois ma joie être certaine (...) il me remet en mon premier malheur », si l'on sous-entend que le premier malheur se trouve au premier vers le dernier nous renvoie à lui.

Le poème est donc l'expression de la douleur d'aimer. La femme souffre psychologiquement, elle est envahie par la mélancolie et par ses contradictions.

Un autre poème très important de Louise Labé est le sonnet XIV :

*Tant que mes yeux pourront larmes épandre  
A l'heur passé avec toi regretter,  
Et qu'aux sanglots et soupirs résister  
Pourra ma voix, et un peu faire entendre ;*

*Tant que ma main pourra les cordes tendre  
Du mignard luth, pour tes grâces chanter ;  
Tant que l'esprit se voudra contenter  
De ne vouloir rien fors que toi comprendre,*

*Je ne souhaite encore point mourir.  
Mais, quand mes yeux je sentirai tarir,  
Ma voix cassée, et ma main impuissante,*

*Et mon esprit en ce mortel séjour  
Ne pouvant plus montrer signe d'amante,  
Prierai la mort noircir mon plus clair jour.*

Ici il y a deux thèmes importants, tout d'abord, le plus présent, celui de l'amour, et puis celui de la mort.

C'est un sonnet lyrique en décasyllabes. Il se compose de deux quatrains avec des rimes embrassées ABBA et de deux tercets avec des rimes CCD EDE. Cette disposition indique qu'il s'agit d'un sonnet français.

Dans les deux premiers quatrains, la poétesse s'adresse à l'être aimé, sans le nommer mais simplement, en le tutoyant « avec toi », « tes grâces »... Nous n'avons aucune description physique de son amant mais nous savons l'effet que cet homme a sur elle « de ne vouloir rien fors que toi comprendre ». Les sentiments sont contradictoires, la joie « l'heur » et les larmes. L'unique désir de cette femme est d'être avec lui. « Tant qu' » elle sera amoureuse, elle aura envie de vivre par amour envers cet homme « je ne souhaite encore point mourir ». Cette histoire est donc limitée dans le temps.

La conjonction de coordination « mais », dans le premier tercet, désigne un changement dans l'histoire. Les deux derniers vers sont très importants « ne pouvant plus montrer signe d'amante, prierai la mort noircir mon plus clair jour. » Le poème termine sur une hyperbole, noircir/ clair. Si elle ne sentira plus l'amour elle préférera mourir, car sa vie sans amour n'a aucun sens. Il y a un changement de thématique, nous passons de l'amour à la mort. Pour la poétesse c'est la seule issue.

« Ma main impuissante », la poétesse est à bout, elle n'a plus de force pour vivre car elle n'a plus d'amour. Dans cette deuxième partie elle ne s'adresse plus à l'être aimé.

Ce poème est très important car on trouve la marque du féminin, de l'écriture d'une femme « ne pouvant plus montrer signe d'amante ». Ici repose l'originalité du sonnet. L'être aimé est l'inspiration de l'amour. Nous nous trouvons face à la célébration de l'amour. « tant que » l'amour est là tout n'est que chant, joie, tourments et source d'inspiration cependant, le jour où il n'est plus la poétesse aura perdu sa source d'inspiration et pour elle, sa création est la seule chose qui donne un sens à sa vie.

## CHAPITRE 2 : LA FEMME FORTE CHEZ CORNEILLE: CHIMÈNE

Le théâtre français arrive en retard par rapport au reste de l'Europe. Après la consolidation des Bourbons sur le trône il y a une intention de récupérer le temps perdu dans le théâtre. Une génération de jeunes auteurs va apparaître parmi lesquels se trouve Pierre Corneille. Dans les années 20 il écrit *l'Illusion Comique* qui représente la vie comme une tromperie théâtrale.

Pendant la Guerre des 30 ans Corneille, qui était hispanophile, écrit *Le Cid*.

*On a accusé Corneille d'avoir plagié Las Mocedades del Cid : il s'en défendra, preuves à l'appui.*

(Première Approche du Cid : 14<sup>8</sup>)

Cette pièce suppose un changement dans la trajectoire de l'auteur qui laisse derrière lui les comédies. *Le Cid* est une tragi-comédie, de genre plus baroque, avec de grandioses scènes dans lesquelles le héros se retrouve confronté à des obstacles (une des règles de la tragédie) ainsi qu'à des scènes quotidiennes et amusantes propres de la tragédie classique du théâtre français de l'époque.

Dans les œuvres de Corneille nous trouvons un héros triomphant, pas accablé par les circonstances, avec une fin joyeuse. Tout est dû à l'humanisme chrétien et à la force de volonté qu'il proclame. Corneille ne fait pas de différence entre le héros et l'héroïne. Ces deux personnages se distinguent par le côté rebelle, leur confrontation avec l'autorité, surtout la paternelle. Les personnages de Corneille ont une grandeur d'âme et sont remplis de beaux mouvements de l'âme, notamment la générosité, qui le pousse à pardonner ou à se réconcilier, ou encore l'admiration. Le héros de Corneille provoque l'admiration des autres personnages mais aussi du public. Ce héros veut devenir le maître de l'univers, dans *Cinna*, en 1641, par exemple, « je suis maître de moi comme de l'univers » (Corneille) La lutte la plus importante de l'homme c'est celle de pouvoir se dominer à soi-même.

Dans *Le Cid* le conflit est entre le devoir et la volonté, contre la passion et l'impulsion. Les passions doivent se retrouver avec le devoir. C'est le cas de Rodrigue et de Chimène, leur amour est impossible à cause du conflit qu'il y a entre leur famille. Du début à la fin, la pièce célèbre l'ardeur de la jeunesse et la beauté du sentiment: voilà l'objet du débat.

---

<sup>8</sup>. Corneille, P. (1990). *Le Cid*. Évreux : Classiques Larousse.

Le conflit cornélien est de faire passer avant le devoir à la passion. Dans *Le Cid* Rodrigue doit venger son père en affrontant le père de Chimène. S'il ne le venge pas il perdra Chimène par manque de bravoure et d'honneur mais s'il le venge il l'a perdra car il aura tué son père.

Finalement il vengera son père et Chimène entrera, à son tour, en conflit car elle devra tuer Rodrigue pour venger l'assassinat de son père.

Le personnage de Chimène est la version féminine de Rodrigue. C'est une femme forte, qui a les qualités d'un chevalier : l'honneur, la générosité, le courage, le devoir, la valeur, la vengeance et la dignité.

Comme Rodrigue, elle a le même souci du devoir, le même sens de l'honneur et le même orgueil. C'est un personnage très complexe car elle est plus rigide par sa volonté mais son amour la rend sensible et vulnérable.

Tout au long de la pièce elle va passer par différents stades contradictoires qui ont puisé leur source dans le fait que Chimène aime l'assassin de son père.

*Chimène : S'il n'obéit point, quel comble à mon ennui !  
et s'il peut m'obéir, que dira-t-on de lui ?*

(Corneille: Acte I, scène 3)

Tout d'abord elle va connaître :

➤ le doute :

*Chimène : Il semble toutefois que mon âme troublée  
refuse cette joie et s'en trouve accablée :  
un moment donne au sort des visages divers,  
et dans ce grand bonheur je crains un grand revers.*

(Corneille: Acte I, scène 1)

➤ puis l'inquiétude :

*Chimène : Je sens couler des pleurs que je veux retenir ;  
le passé me tourmente, et je crains l'avenir*

(Corneille: Acte II, scène 3)

*Chimène : Sans doute, ils sont aux mains, il n'en faut plus parler.*

(Corneille: Acte II, scène 4)

➤ enfin la culpabilité :

*Chimène : Quoi ! mon père étant mort, et presque entre mes bras,  
son sang criera vengeance, et je ne l'orrai pas !  
mon cœur, honteusement surpris par d'autres charmes,  
croira ne lui devoir que d'impuissantes larmes !  
et je pourrai souffrir qu'un amour suborneur  
sous un lâche silence étouffe mon honneur !*

(Corneille: Acte III, scène 3)

Le personnage de Chimène est perpétuellement en débat avec elle-même. Nous pouvons le voir lorsqu'elle s'évanouie croyant Rodrigue mort au combat :

*Don Fernand: Enfin, soyez contente,  
Chimène, le succès répond à votre attente :  
Si de nos ennemis Rodrigue à le dessus,  
Il est mort à nos yeux des coups qu'il a reçus ;  
Rendez grâces au ciel qui vous en a vengée.  
(À don Diègue.)  
Voyez comme déjà sa couleur est changée.  
Don Diègue : mais voyez qu'elle pâme, et d'un amour parfait,  
Dans cette pâmoison, Sire, admirez l'effet.*

(Corneille: Acte IV, scène 5)

Puis dans la même scène, sachant qu'il est toujours vivant elle dit qu'elle va venger son père en le tuant :

*Chimène: Pour moi ! mon ennemi ! l'objet de ma colère !  
L'auteur de mes malheurs ! l'assassin de mon père !  
De ma juste poursuite on fait si peu de cas  
Qu'on me croit obliger en ne m'écoutant pas !  
Puisque vous refusez la justice à mes larmes,  
Sire, permettez- moi de recourir aux armes ;  
C'est par là seulement qu'il a su m'outrager,  
Et c'est aussi par l'a que je dois me venger.*

(Corneille: Acte IV, scène 5)

Ou même quand elle accable don Sanche de reproches quand elle le croit vainqueur de Rodrigue.

*Chimène: Perfide, oses-tu bien te montrer à mes yeux,  
Après m'avoir ôté ce que j'aimais le mieux ?  
[...]  
Tu me parles encore,  
Exécrable assassin d'un héros que j'adore ?*

(Corneille: Acte V, scène 5)

Le comportement de Chimène ouvre un grand débat. En effet elle n'aurait pas dû, dans l'acte III, scène 4, le recevoir, juste après la mort de son père et encore moins lui parler.

*Chimène (à Rodrigue): va, je ne te hais point.*

(Corneille: Acte III, scène 4)

De même que dans l'acte V, scène 1,

*Chimène (à Rodrigue): puisque pour t'empêcher de courir au trépas,  
Ta vie et ton honneur sont de faibles appas,  
Si jamais je t'aimai, cher Rodrigue, en revanche,  
Défends-toi maintenant pour m'ôter à don Sanche ;  
Combats pour m'affranchir d'une condition  
Qui me donne à l'objet de mon aversion.  
Te dirai-je encore plus ? Va, songe à ta défense,  
Pour forcer mon devoir, pour m'imposer silence ;  
Et si tu sens pour moi ton cœur encore épris,  
Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix.  
Adieu : ce mot lâché me fait rougir de honte.*

(Corneille: Acte V, scène 1)

La conduite de Chimène, vues les circonstances, est honteuse, cependant nous compatissons avec elle. Le dialogue, auparavant cité, entre les deux amants est beau et choquant à la fois. On le voit notamment par l'utilisation du tutoiement et surtout par la clarté du message qu'elle adresse à Rodrigue, sa déclaration d'amour.

Nous pensons, en fin de compte, que l'héroïne a essayé de lutter contre ses sentiments, qu'elle a voulu faire son devoir, qu'elle a essayé par presque tous les moyens de pouvoir venger son père mais, sans pour autant en avoir perdu sa vertu, l'amour passionnel qu'elle ressent pour Rodrigue a été plus fort. L'amour a rejoint l'honneur.

## CHAPITRE 3 : LA CULTURE ET LE BURLESQUE CHEZ LES FEMMES DE MOLIÈRE

Jean Baptiste Poquelin était le comédien préféré de Louis XIV. Cette protection lui a permis de se moquer, dans ses pièces, de tout le monde en général, notamment, de l'église et du clergé mais aussi de la monarchie, de la société et des femmes.

Nous pouvons parler d'un théâtre avant et après Molière car il a su élever la comédie à la hauteur de la tragédie. Il s'est moqué des excès et des ridicules, en mettant en scène, comme nous allons le voir dans notre analyse, les épouses modèles, les femmes savantes, les précieuses, les jeunes filles et les ambitieuses, entre autres.

### A. Les Femmes Savantes :

Nous allons commencer par *Les Femmes Savantes*. C'est l'une de ses dernières pièces. Pièce trompe l'œil, jouée en 1672, en elle Molière critique l'ostentation que possèdent certaines femmes à l'heure de montrer leur connaissance au public.

*Il ne moque ni les femmes ni le savoir, mais cette ostentation des connaissances qui contrevient à ce qu'on nomme alors l'honnêteté.*

(Bourqui: verso de la couverture des *Femmes Savantes*)

Pour Molière, si une femme a des connaissances mieux vaut qu'elle se les taise. Personnellement nous ne sommes pas du tout de son avis. Et cette façon de penser n'est plus, au XXI<sup>ème</sup> siècle très partagée, grâce à Dieu.

Nous pouvons nous demander si, à cette époque- là, la société pensait que le savoir féminin était le même ou peut-être plus ridicule que le masculin. A notre avis, ce sont les hommes de l'époque qui peuvent se poser cette question, mais si nous lisons le dossier qui suit le livre des *Femmes Savantes*, le personnage du prince d'Amérole, dans *La Clélie* de Mademoiselle de Scudéry, nous donne une bonne explication :

*(...) Je suis persuadée que les dames sont capables de toutes les grandes vertus et qu'elles ont même plus d'esprit que nous. En effet, si l'on observe soigneusement les hommes et les femmes aux lieux où leur éducation est presque égale, comme à la campagne, vous trouverez qu'il paraît beaucoup plus d'esprit aux femmes qu'aux hommes et qu'il faut de nécessité conclure que la nature vous a plus donné qu'à nous.*

(La Clélie, t. II, p. 877-880<sup>9</sup>)

---

<sup>9</sup> Cité dans le dossier des Femmes Savantes, p. 169.



D'autres personnages, comme ceux de Phylire et de la poétesse Sapho dans *Artamène ou le Grand Cyrus* de Madeleine et Georges de Scudéry nous donne leur opinion à propos de la notion de « femme savante » :

- *Mais ce que je pose pour fondement est qu'encore que je voulusse que les femmes sussent plus de choses qu'elles n'en savent pour l'ordinaire, je ne veux pourtant jamais qu'elles agissent ni qu'elles parlent en savantes. (...) je ne veux pas qu'on puisse dire d'elle « c'est une femme savante », car ces deux caractères sont si différents qu'ils ne se ressemblent point.*

(*Artamène ou le Grand Cyrus*, t. X, p. 397-402<sup>10</sup>)

En fait ici on fait la différence, d'une part, entre le savoir, c'est-à-dire « l'esprit fort éclairé », la connaissance des « beaux ouvrages », le bien parler, qu'une femme écrive « juste » et « qu'elle sait le monde », et d'autre part, avec sa façon de l'exposer. On critique la femme savante car elle étale ses connaissances. A ce propos, nous remarquons que l'instruction de la société du XVII<sup>ème</sup> était basée sur la lecture, la culture mais nul ne parle de l'accès à l'université.

A ce stade nous pouvons parler de la pièce des *Femmes Savantes* en soi. Ici nous nous trouvons, d'une part, avec trois femmes savantes, extravagantes et pédantes : Philaminte (la maîtresse de maison), Bélise (sa belle-sœur) et Armande (sa fille aînée). D'autre part se trouvent Chrysale, le soi-disant chef de famille, Henriette, la cadette qui est une jeune fille sensée et sensible, et Clitandre son amant. Au milieu de tout ce petit monde se trouve Trissotin, un imposteur qui se fait passer pour un homme de bel esprit.

Nous allons analyser, dans un premier temps, le caractère des trois femmes savantes en commençant par la personnalité de Philaminte. De par son caractère plus que maîtresse de maison c'est la chef de famille. Elle est obsédée par le « bel esprit » et ne s'occupe ni de l'éducation de ses filles, ni de sa demeure.

Elle se plaît à parler avec des adverbes, comme bonne précieuse qui se respecte :

*J'aime superbement et magnifiquement :  
Ces deux adverbes joints font admirablement.*

(Molière : acte III, scène 2)

---

<sup>10</sup> / Cité dans le dossier des Femmes Savantes, p. 170.

Elle aspire à l'insertion de la femme dans le progrès de la science, en recevant chez elle des soi- disant beaux esprits comme Trissotin ou des savants comme Vadius. Le but de Philaminte est de marier sa fille à Trissotin. Elle domine son mari, Chrysale, dans la plupart de la pièce. Sa belle- sœur, Bélise, est un vieille fille, trop occupée à lire des romans et à penser que tous les hommes tombent amoureux d'elle en la voyant (par exemple Clitandre). Enfin, Armande, la fille aînée, ne conçoit pas qu'une femme puisse commettre l'erreur de marier donc elle veut convaincre sa sœur de changer d'opinion.

Deuxièmement, nous allons voir le personnage de Chrysale. Il se laisse dominer par sa femme, mais nous offre une tirade très intéressante sur notre sujet :

*Chrysale (à Bélise) : c'est à vous que je parle, ma sœur.  
 Le moindre solécisme en parlant vous irrite.  
 Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite  
 Vos livres éternels ne me contentent pas,  
 Et hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,  
 Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,  
 Et laisser la science aux docteurs de la ville ;  
 M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans,  
 Cette longue lunette à faire peur aux gens,  
 Et cent brimborions dont l'aspect importune :  
 Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,  
 Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,  
 Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.  
 Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,  
 Qu'une femme étudie, et sache tant de choses.  
 Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,  
 Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,  
 Et régler la dépense avec économie,  
 Doit être son étude et sa philosophie.  
 Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,  
 Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,  
 Quand la capacité de son esprit se hausse  
 À connaître un pourpoint d'avec un haut de chausse.  
 Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ;  
 Leurs ménages étaient tout leur docte entretien,  
 Et leurs livres un dé, du fil, et des aiguilles,  
 Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.  
 Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs,  
 Elles veulent écrire, et devenir auteurs.  
 Nulle science n'est pour elles trop profonde,  
 Et céans beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde.  
 Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,  
 Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.  
 On y sait comme vont lune, étoile polaire,  
 Vénus, Saturne, et Mars, dont je n'ai point affaire ;  
 Et dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,  
 On ne sait comme va mon pot dont j'ai besoin.  
 Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,  
 Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire ;  
 Raisonner est l'emploi de toute ma maison,  
 Et le raisonnement en bannit la raison ;  
 L'un me brûle mon rôl en lisant quelque histoire,  
 L'autre rêve à des vers quand je demande à boire ;*

*Enfin je vois par eux votre exemple suivi,  
 Et j'ai des serviteurs, et ne suis point servi.  
 Une pauvre servante au moins m'était restée,  
 Qui de ce mauvais air n'était point infectée,  
 Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,  
 À cause qu'elle manque à parler Vaugelas.  
 Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse,  
 (Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse) ;  
 Je n'aime point céans tous vos gens à latin,  
 Et principalement ce Monsieur Trissotin.  
 C'est lui qui dans des vers vous a tympanisées  
 Tous les propos qu'il tient sont des billevesées,  
 On cherche ce qu'il dit après qu'il a parlé,  
 Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.*

(Molière, Acte II, scène 7)

Chrysale se plaint ici de sa femme, de sa sœur, des « femmes savantes » en général et de toutes celles qui s'instruisent en laissant de côté ses obligations familiales. D'une certaine façon il nous fait un peu pitié mais d'une autre, avec de tels propos, nous pensons que c'est bien fait pour lui.

Tout d'abord Chrysale dit tout ce qu'il a sur le cœur « laisser la science au docteurs de la ville », « ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune, et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous ». Il reproche à sa sœur et, sous-entendu, surtout à sa femme d'être trop absorbées, entre autres, par leurs livres. Un peu plus bas, il donne son avis sur ce qu'il pense être un bon programme d'éducation pour ses filles : « faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens, et régler la dépense avec économie ». On voit là encore les mœurs de l'époque. La femme servait seulement à s'occuper de sa maison, à faire les tâches ménagères, et veiller au contrôle des dépenses de la famille. À notre avis, Chrysale a une mentalité légèrement sexiste. Il continue son discours en décrivant les occupations des femmes « savantes » : « et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir. On y sait comme vont lune, étoile polaire » (...) « et dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin, on ne sait comme va mon pot dont j'ai besoin ». Il les compare aux tâches domestiques. Il y a un mélange de jalousie et de machisme dans son discours. Il faudrait, à notre avis, chercher un juste milieu. Molière joue avec les homonymes « l'autre rêve à des vers quand je demande à boire ». Il conclue sa tirade en reprochant le renvoi de la servante Martine, car elle ne voulait pas parler « Vaugelas » (selon les normes de la cour) et finit par dire clairement le fond de sa pensée : « je n'aime point (...) ce Monsieur Trissotin ». En effet il le trouve un peu « fêlé ».

Dans cette tirade le lexique de la femme « savante » et celle de la « ménagère » est bien différencié. Molière compare les femmes d'avant avec celles de maintenant.

Par exemple, en ce qui concerne la femme « savante » : livre, la science, docteurs, longue lunette, étudie, étude, philosophie, esprit, savoir, lire, docte, écrire, auteur, les secrets, lune, étoile polaire, Vénus, Saturne, Mars, raisonner, histoire, vers, Vaugelas, latin, ...

En ce qui concerne la femme « ménagère » : former aux bonnes mœurs, faire aller son ménage, avoir l'œil sur les gens, pourpoint, un dé, un fil, des aiguilles, le trousseau, le pot, le rôl...

Henriette est du côté de son père, elle a l'esprit naturel. Son amant, Clitandre, est un personnage sympathique. Il se moque des « savantes » de la famille d'Henriette :

*Clitandre : mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincère,  
Même dans votre sœur flatter leur caractère,  
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.  
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout,  
Mais je ne lui veux point la passion choquante  
De se rendre savante afin d'être savante ;  
Et j'aime que souvent aux questions qu'on fait,  
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait ;  
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,  
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,  
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,  
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos. [...]  
Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits  
Un benêt dont partout on siffle les écrits,  
Un pédant dont on voit la plume libérale  
D'officieux papiers fournir toute la halle.*

(Molière: Acte I, scène 3)

Ce qui est ridicule ici c'est la prétention au bel esprit.

Un peu plus tard dans la pièce, Clitandre dira à Trissotin :

*Qu'un sot savant est plus sot qu'un sot ignorant*

(Molière: Acte IV, scène 3)

Le nom Trissotin pourrait venir de trois fois sot, trois, comme les trois femmes savantes de cette pièce. A la fin nous verrons que Philaminte reconnaît son tort et cite :

*Je vois, je vois de vous, non pas pour votre gloire,  
Ce que jusques ici j'ai refusé de croire*

(Molière: Acte V, scène 4)

Pour terminer avec cette pièce, nous tenions à citer deux situations assez comiques et ridicules. La première se passe dans l'acte III, scène 2, lorsque les « femmes savantes » écoutent et commentent la lecture d'un sonnet de Trissotin :

*Philaminte : faites- la sortir, quoi qu'on die.  
Ah ! que ce quoi qu'on die est d'un goût admirable !  
C'est, à mon sentiment, un endroit impayable.  
Armande : de quoi qu'on die aussi mon cœur est amoureux.  
Bélise : je suis de votre avis, quoi qu'on die est heureux. [...]  
Philaminte : faites- la sortir, quoi qu'on die :  
Que de la fièvre, on prenne ici les intérêts :  
N'ayez aucun égard, moquez- vous des caquets.  
Faites- la sortir, quoi qu'on die.  
Quoi qu'on die, quoi qu'on die.  
Ce quoi qu'on die en dit beaucoup plus qu'il ne semble.*

(Molière: Acte III, scène 2)

L'aspect drôle se produit avec la répétition du « quoi qu'on die », on les imagine, comme trois oies, jacassant... quoi quoi quoi....

La deuxième situation ridicule est sous la forme de la flatterie dans l'acte III, scène 3, le dialogue entre Trissotin et Vadius au sujet d'un sonnet de Trissotin. En effet, au début, tout n'est que compliments puis ils finissent par se tutoyer et s'insulter.

Ici nous voyons le côté ridicule, surtout au début, avec les éloges que se font mutuellement ces deux personnages.

*TRISSOTIN : Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.  
VADIUS Les grâces et Vénus règnent dans tous les vôtres.  
TRISSOTIN Vous avez le tour libre, et le beau choix des mots.  
VADIUS On voit partout chez vous l'ithos et le pathos. [...]*

TRISSOTIN : *Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?*

VADIUS : *Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites?*

TRISSOTIN : *Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?*

VADIUS : *Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux? [...]*

TRISSOTIN : *Avez-vous vu certain petit sonnet  
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie?*

VADIUS : *Oui, hier il me fut lu dans une compagnie.*

TRISSOTIN : *Vous en savez l'auteur?*

VADIUS : *Non; mais je sais fort bien  
Qu'à ne le point flatter son sonnet ne vaut rien.*

TRISSOTIN : *Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.*

VADIUS : *Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable;  
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.*

TRISSOTIN : *Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,  
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.*

VADIUS : *Me préserve le Ciel d'en faire de semblables!*

TRISSOTIN : *Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;  
Et ma grande raison, c'est que j'en suis l'auteur.*

VADIUS : *Vous!*

TRISSOTIN : *Moi.*

VADIUS : *Je ne sais donc comment se fit l'affaire.*

TRISSOTIN : *C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.*

VADIUS : *Il faut qu'en écoutant j'aye eu l'esprit distrait,  
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.  
Mais laissons ce discours et voyons ma ballade.*

TRISSOTIN : *La ballade, à mon goût, est une chose fade. [...]*

TRISSOTIN : *Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier.*

VADIUS : *Allez, rimeur de balle, opprobre du métier.*

TRISSOTIN : *Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire.*

VADIUS : *Allez, cuistre.*

PHILAMINTE : *Eh! Messieurs, que prétendez-vous faire? [...]*

VADIUS : *Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.*

TRISSOTIN : *Et la mienne saura te faire voir ton maître.*

VADIUS : *Je te défie en vers, prose, grec, et latin.*

TRISSOTIN : *Hé bien, nous nous verrons seul à seul chez Barbin.*

(Molière: Acte III, scène 3)

## B. Le Tartuffe ou l'imposteur:

Nous passons maintenant au *Tartuffe*, de 1664. Ici Molière critique le pouvoir excessif de l'église, représentée par le clergé. Il critique aussi quelques aspects de la monarchie. A l'époque il y avait eu beaucoup de polémique lors de la représentation de la pièce. L'église était totalement contre sa représentation, mais finalement, avec l'aide du Roi, la pièce fut représentée.

L'histoire du *Tartuffe* c'est celle d'une famille qui est, peu à peu, ruinée à cause du vice du chef de famille, Orgon, un être bête et trop dévot qui, par sa naïveté et sa stupidité se laisse faire par un imposteur qu'il croit supérieur en tout. Molière fait une critique de la société à travers le rire.

Nous allons décrire les personnages féminins et voir l'importance qu'ils ont pour notre travail. Nous commencerons par la seule qui soutient Tartuffe: Madame Pernelle, mère d'Orgon, ne fait que deux apparitions dans la pièce. La première dans la première scène de l'acte I et l'autre dans le dernier acte. C'est un personnage comique, ridicule et avec un fort caractère, Molière l'a voulue bourgeoise et rabat-joie.

*Madame Pernelle : oui, je sors de chez vous fort mal édifiée :  
Dans toutes mes leçons j'y suis contrariée,  
On n'y respecte rien, chacun y parle haut,  
Et c'est tout justement la cour du roi Pétaut. [...]  
Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils ;  
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand- mère.*

(Molière: Acte I, scène 1)

C'est une vieille dame indignée par la situation qu'elle voit dans la maison de son fils. Elle reproche à tout le monde leur conduite :

➤ A Damis :

*Vous êtes un sot en trois lettres, mon fils ;  
C'est moi qui vous le dis, qui suis votre grand- mère.*

(Molière: Acte I, scène 1)

À Damis elle lui reproche d'être « sot » et de causer des problèmes à son père.

➤ A Mariane :

*Mon Dieu, sa sœur, vous faites la discrète,  
Et vous n'y touchez pas, tant vous semblez doucette ;  
Mais il n'est, comme on dit, pire eau que l'eau qui dort,  
Et vous menez sous chape un train que je hais fort.*

(Molière: Acte I, scène 1)

À Mariane elle lui reproche de se conduire comme une sainte Nitouche<sup>11</sup> mais de ne pas l'être en réalité.

➤ A Elmire :

*Ma bru, qu'il ne vous en déplaise,  
Votre conduite en tout est tout à fait mauvaise ;  
Vous devriez leur mettre un bon exemple aux yeux,  
Et leur défunte mère en usait beaucoup mieux.  
Vous êtes dépensière ; et cet état me blesse,  
Que vous alliez vêtue ainsi qu'une princesse,  
Quiconque à son mari veut plaire seulement,  
Ma bru, n'a pas besoin de tant d'ajustement. [...]  
Ces carrosses sans cesse à la porte plantés...*

(Molière: Acte I, scène 1)

A Elmire elle reproche les nombreuses visites qu'elle reçoit et qui nuisent à sa réputation ; de plus elle la compare à la défunte épouse d'Orgon, et lui reproche d'être trop « dépensière ».

Elle défend Tartuffe et dit qu'il est l'exemple religieux à suivre :

*Et tout ce qu'il contrôle est fort bien contrôlé.  
C'est au chemin du Ciel qu'il prétend vous conduire,  
Et mon fils à l'aimer vous devrait tous induire.*

(Molière: Acte I, scène 1)

---

<sup>11</sup> Molière, *Tartuffe*, note en bas de page 53.



En Cléante elle voit l'origine du libertinage « sans cesse vous prêchez des maximes de vivre qui par d'honnêtes gens ne se doivent point suivre ».

Son aveuglement de dévote demeure jusqu'à la dernière scène. Madame Pernelle est une gentille sotte.

*Je suis toute ébaubie, et je tombe des nues !*

(Molière: Acte V, scène 6)

Nous continuons avec les adversaires féminines de Tartuffe. La première d'entre elle est Elmire. C'est la seconde épouse d'Orgon. C'est une jeune femme mondaine, qui aime recevoir chez elle, comme le lui reproche sa belle-mère qui trouve qu'elle est trop bien habillée et qu'elle devrait donner de meilleurs exemples aux enfants. En fait c'est un personnage équivoque puisque Tartuffe va penser qu'il va pouvoir la séduire mais elle sait l'arrêter, sans pour autant être vexée par les propos qu'il lui fait:

*Elmire : La déclaration est tout à fait galante,  
Mais elle est, à vrai dire, un peu bien surprenante,  
Vous deviez, ce me semble, armer mieux votre sein,  
Et raisonner un peu sur un pareil dessein.  
Un dévot comme vous, et que partout on nomme....*

(Molière: Acte III, scène 3)

Elle se plaît à jouer les précieuses quand elle se moque de Tartuffe dans l'acte IV, lui faisant croire qu'elle ressent quelque chose pour lui et lorsque celui-ci veut entreprendre quelque chose elle joue l'outragée:

*Elmire : mon trouble, il est bien vrai, m'a si fort possédée,  
Que de le démentir je n'ai point eu l'idée [...]  
Et c'est par où je puis, sans peur d'être blâmée,  
Me trouver ici seule avec vous enfermée,  
Et ce qui m'autorise à vous ouvrir un cœur  
Un peu trop prompt peut-être à souffrir votre ardeur.[....]  
Mon Dieu, que votre amour en vrai tyran agit,  
Et qu'en un trouble étrange il me jette l'esprit !*

(Molière: Acte IV, scène 5)

En fin de compte c'est une femme de son époque, honnête et cultivée. C'est elle qui ouvrira les yeux à son mari avec cette scène.

Le personnage de Mariane, la fille d'Orgon est une jeune fille très réservée et soumise aux décisions de son père. Il est vrai qu'elle est encore mineure. Cependant telle est sa surprise quand elle apprend que son père veut la marier avec Tartuffe alors qu'elle en aime un autre, qu'elle désire trouver une solution drastique pour échapper à ce mariage indésirable : la mort ou le couvent.

Pour finir avec les personnages féminins parlons du rôle de Dorine. C'est la servante de Mariane, c'est un personnage populaire. Elle est capable de dire ce qu'elle pense, par exemple, quand elle parle de Tartuffe dans l'acte I, scène 1, et critique son attitude dans la maison :

*Certes, c'est une chose qui scandalise,  
De voir qu'un inconnu céans s'impatronise,  
Qu'un gueux qui, quand il vint, n'avait pas de souliers  
Et dont l'habit entier valait bien six deniers,  
En vienne jusque- là que de se méconnaître,  
De contrarier tout, et de faire le maître.*

(Molière: Acte I, scène 1)

Elle sermonne de Mariane lorsque son père lui dit d'épouser Tartuffe :

*Avez- vous donc perdu, dites- moi, la parole,  
Et faut-il qu'en ceci je fasse votre rôle ?  
Souffrir qu'on vous propose un projet insensé,  
Sans que du moindre mot vous l'avez repoussé !*

(Molière: Acte II, scène 3)

C'est la seule qui affronte et se moque de Tartuffe.

*Tartuffe : couvrez ce sein que je ne saurais voir [...]  
Dorine : vous êtes donc bien tendre à la tentation,  
Et la chaire sur vos sens fait grande impression !  
Certes, je ne sais pas quelle chaleur vous monte :  
Mais à coinvoiter, moi, je ne suis point si prompte,  
Et je vous verrais nu du haut jusques en bas,  
Que toute votre peau ne me tenterait pas.*

(Molière: Acte III, scène 2)

C'est un personnage franc et intelligent, le plus intelligent de tous les personnages de cette pièce. Elle s'adresse à son maître et à Madame Pernelle et dit ce qu'elle pense de Tartuffe et de l'arnaque qu'il leur a faite, tout en abusant d'eux.

*Vous vous plaignez à tort, à tort vous le blâmez,  
Et ses pieux desseins par là sont confirmés :  
Dans l'amour du prochain, sa vertu se consume ;  
Il sait que très souvent les biens corrompent l'homme,  
Et par charité pure, il veut vous enlever  
Tout ce qui vous peut faire obstacle à vous sauver.*

(Molière: Acte V, scène 5)

Les femmes ont ici un rôle inférieur à celui des hommes. En effet, ce sont eux qui dominent, surtout Tartuffe. Mais avec l'aide de personnages comme Dorine ou Elmire la situation est rétablie et tout est bien qui finit bien.

### **C. Les Précieuses Ridicules :**

Pour conclure avec notre troisième chapitre, nous allons parler des Précieuses Ridicules. Dans les années 50 Molière triomphe à la cour. Il collabore notamment avec Lully, comme on peut le voir dans le film de Gérard Corbiau, *Le Roi danse*.

Pour comprendre ce qu'est la préciosité nous allons reprendre l'explication qui vient dans le dossier du livre *Les Précieuses Ridicules*.

*Entre 1655 et 1665, il est fréquemment question, dans la production littéraire au sens large, de femmes dénommées « précieuses », présentées tantôt comme un groupe, un clan, tantôt comme un type. [...] il s'agit d'ouvrages de fiction ; ces ouvrages parlent de la préciosité comme un phénomène étranger à eux-mêmes ; aucun d'entre eux ne s'affirme ni ne se reconnaît précieux. [...] Quelques auteurs parlent des précieuses, certains affirment les avoir vues, des noms sont même cités, mais parmi les femmes désignées, aucune ne s'est jamais affirmée ouvertement précieuse.*

*Dès lors, de deux choses l'une : ou bien les précieuses sont précieuses sans le savoir et constituent un mouvement diffus, non explicite, mais réel, ou alors la préciosité de ces femmes n'est que dans l'idée de ceux qui les désignent ainsi. [...] Le terme « précieuse » existe, il revêt un sens, même imprécis, pour les contemporains, qui l'attribuent, tour à tour, à des femmes dont le comportement leur paraît s'écarter, sur certains aspects, de ce qu'ils considèrent comme la norme. [...] En d'autres mots, la préciosité est de l'ordre de la représentation de la réalité plutôt que de la réalité elle-même.[...]*

*Le terme de « précieuse » est un terme clef de l'anthropologie du milieu mondain du troisième quart du XVII<sup>ème</sup> siècle, et ne se comprend qu'au sein de celui-ci. [...] De fait, la préciosité, l'idée même de la préciosité, est une création de la société des salons de l'époque. [...]*

*La précieuse, comme son nom l'indique, veut se donner du prix, elle « veut se tirer du prix commun des autres », se distinguer de la masse et s'applique trop fermement, trop lourdement à l'activité mondaine.*

(Claude Bourqui: dossier : 121, 122, 123)

En ce qui concerne plus particulièrement la pièce qui nous intéresse, Claude Bourqui résume :

*La précieuse du roman et la comédie n'est rien d'autre qu'une femme du milieu mondain et elle en partage, excès en plus, le comportement et les valeurs :*

- *Raffinement des manières et du langage (...)*
- *Idées féministes (...)*
- *« spiritualisme » (...) préférer les valeurs de l'esprit à celles de la matière. (...)*
- *Mondanité (...)*

(Claude Bourqui: dossier : 124, 125<sup>12</sup>)

En sachant les caractéristiques d'une précieuse, nous pouvons voir que c'était un terme délicat à appliquer à l'époque.

Madelon et Cathos sont deux pédantes qui veulent assumer leur nom et ne veulent pas obéir à leur père et oncle, Gorgibus. Elles proposent une nouveauté : la liberté des femmes. Elles ne veulent s'entourer que de beaux esprits. Prétentieuses, elles ont même changé leur prénom, pour se rendre plus intéressantes, plus « précieuses ». Gorgibus veut les marier à deux jeunes hommes qui n'appartiennent pas au monde du précieux mais elles préfèrent vivre la vie comme elles l'ont lue dans les romans de Paris. Pour se venger, les gentilshommes les tromperont avec l'aide de deux valets.

Molière se moque ici du langage excessivement métaphorique des précieuses, celui qui était utilisé par les femmes dans les salons parisiens.

Il va caricaturer le goût de la singularité et du raffinement des manières dans *Les Précieuses Ridicules*, par exemple, lorsque les deux sœurs parlent entre elles ou s'adressent à quelqu'un, c'est le cas ici de leur servante, et on ne les comprend pas :

*Marotte : Voilà un laquais, qui demande si vous êtes au logis, et dit que son maître vous veut venir voir.*

*Madelon : apprenez, sottie, à vous énoncer moins vulgairement. Dites : « voilà un nécessaire qui demande si vous êtes en commodité d'être visibles. »*

---

<sup>12</sup> De la pièce « *Les Précieuses Ridicules* »

*Marotte : Dame, je n'entends point le latin, et ej n'ai pas appris, comme vous, la filofie dans le Grand Cyre.*

*Madelon : l'impertinente ! le moyen de souffrir cela ! [ ... ]*

*Madelon : [ ... ] c'est sans doute un bel esprit, qui aura ouï parler de nous.*

*Cathos : assurément, ma chère-*

*Madelon : il faut le recevoir en cette salle basse, plutôt qu'en notre chambre ; ajustons un peu nos cheveux au moins, et soutenons notre réputation. Vite, venez nous tendre ici dedans le conseiller des grâces.*

*Marotte : par ma foi, je ne sais point quelle bête c'est là, il faut parler chrétien, si vous voulez que je vous entende.*

*Madelon : apportez- nous le miroir, ignorante que vous êtes. Et gardez- vous bien d'en salir la glace, par la communication de votre image.*

(Molière : scène 6)

On peut voir dans cette scène, et même dans la pièce en entier, les procédés du langage utilisé par les précieuses. Comme dans le *Tartuffe*, l'utilisation des adverbes est très marquée. Ici on a, de plus, des périphrases assez compliquées à comprendre parfois, des métaphores et surtout un changement du lexique, les néologismes. Par exemple dans cette scène précédemment citée « nécessaire » à la place de « laquais » ou encore « le conseiller des grâces » au lieu de « miroir ». D'où le titre de la pièce *Les Précieuses Ridicules*, car, à force de vouloir s'acharner pour paraître plus que l'on est, on devient ridicule. Molière acceptait les précieuses mais accusait les ridicules de porter la préciosité à un point trop exagéré.

En ce qui concerne l'amour ou les relations amoureuses, comme dans le *Tartuffe*, les précieuses ont une conception de l'amour différente. Tout comme le personnage d'Armande, Madelon et Cathos veulent rester maîtresses d'elles- mêmes. Cette facette – là nous fait penser à la modernité. En effet, de nos jours, dans les civilisations occidentales, la plupart des personnes sont libres de se marier avec qui elles veulent, qu'importe le sexe, l'âge, la classe sociale ou la couleur. Pour les précieuses la femme est au même niveau que l'homme, du point de vue de la raison parlant.

Le dénouement de la pièce est fantastique. D'une part Mascarille, une fois démasqué, explique bien la personnalité Madelon et Cathos en les ridiculisant:

*Mascarille: traiter comme cela un marquis ? Voilà ce que c'est que du monde ; la moindre disgrâce nous fait mépriser de ceux qui nous chérissaient. Allons, camarade, allons chercher fortune autre part ; je vois bien qu'on n'aime ici que la vaine apparence, et qu'on n'y considère point la vertu toute nue.*

(Molière : scène 16)

Pour ces jeunes filles, ce qui importe c'est le bel esprit, les beaux vêtements, les belles paroles et non point la personne en soi.

Molière pousse la satire aussi en se moquant du personnage du père, Gorgibus, avare et oppressif, qui pousse, en se comportant ainsi, les femmes à la rébellion.

*Gorgibus : et vous, pendarde, je ne sais qui me tient que je ne vous en fasse autant ; nous allons servir de fable et de risée à tout le monde, et voilà ce que vous vous êtes attiré par vos extravagances. Allez vous cacher, vilaines, allez vous cacher pour jamais. Et vous, qui êtes cause de leur folie, sottis billevesées, pernicieux amusements des esprits oisifs, romans, vers, chansons, sonnets et sonnettes, puissiez- vous être à tous les diables !*

(Molière : scène 17)

La pièce termine sur une grande accusation que fait Gorgibus en déclarant que les coupables de « la folie » des précieuses ce sont les romans, les chansons, les sonnets...





Ilustración 2: La Carte du pays Tendre, 1653- 1654. Mme de Scudéry et les habitués de son salon.<sup>13</sup>

C'est une allégorie géographique de la progression amoureuse. Sur elle est représentée la géographie d'une relation sentimentale et les différentes étapes par lesquelles elle doit passer.

<sup>13</sup> <http://fr.ca.encarta.msn.com/.../Carte du Tendre.html>

## CHAPITRE 4 : LES FEMMES CONDANMÉES AU XVIIÈME SIÈCLE

### A. Madame de La Fayette :

Dans le livre *Femme, repaire de tous les vices*, Darmon dédie une partie de son chapitre sur les féministes à Madame de La Fayette et à son roman *La Princesse de Clèves*.

*En vérité, le grand roman féministe de la littérature française est aussi un chef-d'œuvre de psychologie. Il met en scène trois personnages qui s'abîment dans une sorte de torture morale. Mais d'un bout à l'autre de l'itinéraire qui conduit à la mort, c'est la princesse de Clèves qui tire les ficelles du jeu. Et en s'identifiant à son héroïne, Madame de La Fayette proclame son attachement implicite à la libération de la femme.*

(Darmon: 83)

Tout d'abord présentons l'héroïne de ce grand roman d'amour. C'est une jeune fille qui reçut une éducation vertueuse et qui se voit mariée à un prince qui la laisse totalement indifférente. Après son mariage, la Princesse de Clèves mène une grande vie sociale à la Cour côtoyant les grandes dames. Cependant, elle rencontre Monsieur de Nemours et surgit le coup de foudre. La passion qu'elle ressent pour lui est telle que la culpabilité la pousse à l'avouer à son mari qui mourra de peine. La princesse ne succombera jamais au plaisir de la chair avec son « amant ».

Dans ce roman, toutes les théories du XVII<sup>ème</sup> siècle sont présentes : la vertu, l'intelligence et les feux de la passion. C'est la condamnation de cette dernière qui devient l'objectif du roman.

Nous allons étudier quatre passages du roman qui sont déterminant pour expliquer la condamnation du personnage féminin.

Tout d'abord celui de la dernière conversation avec sa mère. La scène est délicate par la situation dans laquelle la princesse se trouve, auprès de sa mère mourante.



*Il faut nous quitter, ma fille, lui dit- elle, en lui tendant la main ; le péril où je vous laisse, et le besoin que vous avez de moi, augmentent le déplaisir que j'ai de vous quitter. Vous avez de l'inclination pour monsieur de Nemours ; je ne vous demande point de me l'avouer : je ne suis plus en état de me servir de votre sincérité pour vous conduire. Il y a déjà longtemps que je me suis aperçue de cette inclination ; mais je ne vous en ai pas voulu parler d'abord, de peur de vous en faire apercevoir vous- même. Vous ne la connaissez que trop présentement ; vous êtes sur le bord du précipice : il faut de grands efforts et de grandes violences pour vous retenir. Songez ce que vous devez à votre mari ; songez ce que vous devez à vous-même et pensez que vous allez perdre cette réputation que vous vous êtes acquise, et que je vous ai tant souhaitée. [...] Si d'autres raisons que celles de la vertu et de votre devoir vous pouvaient obliger à ce que je souhaite, je vous dirais que, si quelque chose était capable de troubler le bonheur que j'espère en sortant de ce monde, ce serait de vous voir tomber comme les autres femmes ; mais si ce malheur vous doit arriver, je reçois la mort avec joie, pour n'en être pas le témoin.*

(Madame de La Fayette : 91, 92)

Le discours adressé par sa mère est juste et sentencieux. En effet, telle une épée de Damoclès Madame de Chartres ouvre les yeux à sa fille et l'avertit du danger qui l'entoure. Nous pensons que ce discours, dans les conditions dans lesquelles il est dit, par le personnage qui le dit, est une condamnation pour la princesse. En effet sa mère lui donne un conseil mais c'est une marque de domination et une sorte de chantage psychologique, car elle sait que sa fille ne voudra pas blasphémer la dernière volonté de cette défunte.

Deuxièmement nous allons étudier le passage des passions violentes. Les deux « amants » sont seuls et monsieur de Nemours dit à la princesse qu'il a changé :

*Les grandes afflictions et les passions violentes, repartit monsieur de Nemours, font de grands changements dans l'esprit ; et pour moi je ne me reconnais pas depuis que je suis revenu de Flandre. [...]*

*Les femmes jugent d'ordinaire de la passion qu'on a pour elles, continua-t-il, par le soin qu'on prend de leur plaire et de les chercher ; mais ce n'est pas une chose difficile pour peu qu'elles soient aimables ; ce qui est difficile, c'est de ne s'abandonner pas au plaisir de les suivre ; c'est de les éviter, par peur de laisser paraître au public, et quasi à elles- mêmes, les sentiments que l'on a pour elles. Et ce qui marque encore mieux un véritable attachement, c'est de devenir entièrement opposé à ce que l'on était. [...]*

*Elle croyait devoir parler, et croyait ne devoir rien dire.[...] l'inclination qu'elle avait pour ce prince lui donnait un trouble dont elle n'était pas maîtresse.*

(Madame de La Fayette : 110, 111)

A la fin de ce passage on perçoit l'influence Janséniste, c'est elle-même qui doit être capable de se sauver ou de se condamner et son silence en dit long sur ses sentiments. C'est une conception pessimiste car les remords et les regrets peuvent jouer de mauvais tours. Dans cette scène on perçoit le trouble qui la hante et qu'elle ne peut contrôler. La princesse est constamment incapable d'exprimer ses problèmes et de les affronter. Quand on lit « l'inclination qu'elle avait pour prince... » on voit bien là la perturbation de laquelle elle ne peut être maîtresse.

Troisièmement, nous allons analyser le passage de la mort du prince de Clèves qui est un passage décisif pour le dénouement du roman.

*Vous versez bien des pleurs, madame, lui dit-il, pour une mort que vous causez et qui ne vous peut donner la douleur que vous faites paraître. Je ne suis plus en état de vous faire des reproches, continua-t-il avec une voix affaiblie par la maladie et par la douleur, mais je meurs du cruel déplaisir que vous m'avez donné. Fallait-il qu'une action aussi extraordinaire que celle que vous aviez faite de me parler à Coulommiers eût si peu de suite ? Pourquoi m'éclairer sur la passion que vous aviez pour M. de Nemours, si votre vertu n'avait pas plus d'étendue pour y résister ? Je vous aimais jusqu'à être bien aise d'être trompé, je l'avoue à ma honte, j'ai regretté ce faux repos dont vous m'avez tiré. Que ne me laissiez-vous dans cet aveuglement tranquille dont jouissent tant de maris ? J'eusse, peut-être, ignoré toute ma vie que vous aimiez M. de Nemours. Je mourrai, ajouta-t-il, mais sachez que vous me rendez la mort agréable, et qu'après m'avoir ôté l'estime et la tendresse que j'avais pour vous, la vie me ferait horreur. Que ferais-je de la vie, reprit-il, pour la passer avec une personne que j'ai tant aimée, et dont j'ai été si cruellement trompé, ou pour vivre séparé de cette même personne, et en venir à un éclat et à des violences si opposées à mon humeur et à la passion que j'avais pour vous ? Elle a été au-delà de ce que vous en avez vu, madame, je vous en ai caché la plus grande partie, par la crainte de vous importuner, ou de perdre quelque chose de votre estime, par des manières qui ne convenaient pas à un mari. Enfin je méritais votre cœur ; encore une fois, je meurs sans regret, puisque je n'ai pu l'avoir, et que je ne puis plus le désirer. Adieu, madame, vous regretterez quelque jour un homme qui vous aimait d'une passion véritable et légitime. Vous sentirez le chagrin que trouvent les personnes raisonnables dans ces engagements, et vous connaîtrez la différence d'être aimée, comme je vous aimais, à l'être par des gens qui, en vous témoignant de l'amour, ne cherchent que l'honneur de vous séduire. Mais ma mort vous laissera en liberté, ajouta-t-il, et vous pourrez rendre M. de Nemours heureux, sans qu'il vous en coûte des crimes. Qu'importe, reprit-il, ce qui arrivera quand je ne serai plus, et faut-il que j'aie la faiblesse d'y jeter les yeux.*

(Madame de La Fayette : 213)

Cette scène est la conséquence de l'aveu sincère que la princesse avait fait à son mari au sujet de ses sentiments envers monsieur de Nemours. Ce fut un acte difficile, maintes fois désiré, mais pour elle c'était obligatoire ainsi elle pourrait garder sa vertu et son honnêteté. Après cet aveu le prince de Clèves s'affaiblit, petit à petit, jusqu'à s'éteindre.

Dans ce passage il accable sa femme de plus de torts qu'elle n'en a commis. Lui l'a toujours aimé mais il voit sa femme comme sa mère la voyait, mondaine, injuste et cruelle, comme les autres femmes. Il croit que sa femme a commis un adultère. Tout comme madame de Chartres il la condamne « vous regretterez », « vous sentirez le chagrin » à la déception amoureuse et la méprise tellement que c'est là que la princesse va décider de repousser monsieur de Nemours.

Finalement nous parlerons du passage final, le dénouement du roman, là où dominant la liberté et le devoir.

— Ah ! madame, répliqua-t-il, quelle différence de le savoir par un effet du hasard ou de l'apprendre par vous-même, et de voir que vous voulez bien que je le sache !

— Il est vrai, lui dit-elle, que je veux bien que vous le sachiez et que je trouve de la douceur à vous le dire. Je ne sais même si je ne vous le dis point, plus pour l'amour de moi que pour l'amour de vous. Car enfin cet aveu n'aura point de suite et je suivrai les règles austères que mon devoir m'impose.

— Vous n'y songez pas, madame, répondit M. de Nemours ; il n'y a plus de devoir qui vous lie, vous êtes en liberté, et si j'osais, je vous dirais même qu'il dépend de vous de faire en sorte que votre devoir vous oblige un jour à conserver les sentiments que vous avez pour moi.

— Mon devoir, répliqua-t-elle, me défend de penser jamais à personne, et moins à vous qu'à qui que ce soit au monde, par des raisons qui vous sont inconnues.

— Elles ne me le sont peut-être pas, madame, reprit-il, mais ce ne sont point de véritables raisons. Je crois savoir que M. de Clèves m'a cru plus heureux que je n'étais et qu'il s'est imaginé que vous aviez approuvé des extravagances que la passion m'a fait entreprendre sans votre aveu

— Ne parlons point de cette aventure, lui dit-elle, je n'en saurais soutenir la pensée, elle me fait honte, et elle m'est aussi trop douloureuse par les suites qu'elle a eues. Il n'est que trop véritable que vous êtes cause de la mort de M. de Clèves ; les soupçons que lui a donnés votre conduite inconsidérée, lui ont coûté la vie, comme si vous la lui aviez ôtée de vos propres mains. Voyez ce que je devrais faire, si vous en étiez venus ensemble à ces extrémités, et que le même malheur en fût arrivé. Je sais bien que ce n'est pas la même chose à l'égard du monde, mais au mien il n'y a aucune différence, puisque je sais que c'est par vous qu'il est mort et que c'est à cause de moi.

— Ah ! Madame, lui dit M. de Nemours, quel fantôme de devoir opposez-vous à mon bonheur ? [...]

— Vous ne vous êtes point flatté, lui répondit-elle ; les raisons de mon devoir ne me paraîtraient peut-être pas si fortes sans cette distinction dont vous vous doutez, et c'est elle qui me fait envisager des malheurs à m'attacher à vous.

— Je n'ai rien à répondre, madame, reprit-il, quand vous me faites voir que vous craignez des malheurs, mais je vous avoue qu'après tout ce que vous avez bien voulu me dire, je ne m'attendais pas à trouver une si cruelle raison.

— Elle est si peu offensante pour vous, reprit Mme de Clèves, que j'ai même beaucoup de temps à vous l'apprendre.

— Hélas ! madame, répliqua-t-il, que pouvez-vous craindre qui me flatte trop, après ce que vous venez de me dire ?

— Je veux vous parler encore, avec la même sincérité que j'ai déjà commencé, reprit-elle, et je vais passer par-dessus toute la retenue et toutes les délicatesses que je devrais avoir dans une première conversation, mais je vous conjure de m'écouter sans m'interrompre.

(Madame de La Fayette : 226, 227)

Cette scène vient juste après la déclaration d'amour que la princesse fait à monsieur de Nemours mais elle poursuit son discours en lui disant qu'elle ne sera jamais à lui. Elle ne peut pas concevoir d'épouser le coupable passif de la mort de son mari. Son rejet va lui permettre de se reposer, d'être libérée. Elle sait que grâce au temps et à l'absence elle cessera de l'aimer. C'est propre de la nature humaine. C'est plus, aussi, pour une question de repos que de devoir car ce qu'il lui fait peur c'est qu'un jour peut-être monsieur de Nemours cessera de l'aimer et sa torture sera plus grande. De plus, une phrase de Nemours la fait réagir. Il ne dit pas à notre bonheur mais « à mon bonheur ». Elle a la preuve ici qu'il y a plus de concupiscence que de bienveillance. C'est qui produit sa réticence.

Pour conclure avec la Princesse de Clèves nous reprendrons une phrase qu'elle cite : « les passions peuvent me conduire ; mais elle ne sauraient m'aveugler ». Malgré l'intensité de la passion qu'elle ressent l'héroïne conserve sa vertu. Elle a encore la possibilité de raisonner. Pendant tout le roman elle était condamnée (par sa mère, par le fait d'être mariée, par son mari) puis, lorsqu'elle aurait pu profiter de sa passion sans limite elle préfère se sacrifier et s'éloigner de l'être aimé.

## **B. Jean Racine : Phèdre**

Cette pièce, inspirée de l'Antiquité, créée en 1667, est le chef d'œuvre de Racine. En effet, lorsqu'il l'écrit il est au sommet de sa gloire. Le conflit amour incestueux et la morale qu'il a choisi comme thème porte à la réflexion.

*Phèdre* est l'histoire d'une reine qui, croyant Thésée, son époux, mort, avoue au fils de celui-ci, Hippolyte, son amour pour lui et le nomme héritier, dans le but de le posséder. Cependant Hippolyte, amoureux d'Aricie, la rejette. Comble de sa disgrâce Thésée est de retour. Oenone, la confidente de Phèdre, va calomnier Hippolyte, le rendant coupable de tout. Thésée va maudire son fils en faisant appel à la colère des Dieux, cependant, dès qu'il va apprendre le suicide d'Oenone il va se commencer à douter. Il voudra revenir en arrière mais, trop tard, son fils est mort. Avant de se suicider empoisonnée Phèdre lui avouera toute la vérité. Resté seul, Thésée adoptera Aricie.

Nous allons analyser un passage important de cette pièce, lorsque Phèdre reconnaît son amour interdit pour Hippolyte à Oenone. Nous l'avons choisi pour l'importance des troubles que cette situation lui cause.

PHEDRE : *Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Egée  
 Sous les lois de l'hymen je m'étais engagée,  
 Mon repos, mon bonheur semblait s'être affermi,  
 Athènes me montra mon superbe ennemi.  
 Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue ;  
 Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue ;  
 Mes yeux ne voyaient plus, je ne pouvais parler ;  
 Je sentis tout mon corps et transir et brûler.  
 Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,  
 D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.  
 Par des vœux assidus je crus les détourner :  
 Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner ;  
 De victimes moi-même à toute heure entourée,  
 Je cherchais dans leurs flancs ma raison égarée,  
 D'un incurable amour remèdes impuissants !  
 En vain sur les autels ma main brûlait l'encens :  
 Quand ma bouche implorait le nom de la Déesse,  
 J'adorais Hippolyte ; et le voyant sans cesse,  
 Même au pied des autels que je faisais fumer,  
 J'offrais tout à ce Dieu que je n'osais nommer.  
 Je l'évitais partout. O comble de misère !  
 Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père.  
 Contre moi-même enfin j'osai me révolter :  
 J'excitai mon courage à le persécuter.  
 Pour bannir l'ennemi dont j'étais idolâtre,  
 J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre ;  
 Je pressai son exil, et mes cris éternels  
 L'arrachèrent du sein et des bras paternels.  
 Je respirais OEnone, et depuis son absence,  
 Mes jours moins agités coulaient dans l'innocence.  
 Soumise à mon époux, et cachant mes ennuis,  
 De son fatal hymen je cultivais les fruits.  
 Vaine précautions ! Cruelle destinée !  
 Par mon époux lui-même à Trézène amenée,  
 J'ai revu l'ennemi que j'avais éloigné :  
 Ma blessure trop vive a aussitôt saigné,  
 Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :  
 C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.  
 J'ai conçu pour mon crime une juste terreur ;  
 J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur.  
 Je voulais en mourant prendre soin de ma gloire ;  
 Et dérober au jour une flamme si noire :  
 Je n'ai pu soutenir tes larmes, tes combats ;  
 Je t'ai tout avoué ; je ne m'en repens pas,  
 Pourvu que de ma mort respectant les approches,  
 Tu ne m'affliges plus par d'injustes reproches,  
 Et que tes vains secours cessent de rappeler  
 Un reste de chaleur tout prêt à s'exhaler.*

(Racine : Acte I, scène 3)

Dans toute la tirade le corps est le reflet de l'âme de Phèdre. La confusion qu'elle éprouve, le tourment qu'elle ressent, se projette sur son corps « je tremble, je frissonne », « rougir/ pâlir ». Les troubles physiques et psychiques qu'elle ressent la rendent incapable de se métriser. Son mal- être se voit d'autant plus avec l'utilisation d'oxymores « tout mon sang dans mes veines se glace », « mes yeux ne voyaient plus ».

Phèdre ne peut se maîtriser, « mon âme éperdue, ma raison égarée ». Le conflit entre l'amour et la raison la tourmente physiquement mais surtout moralement. La honte qu'elle ressent se voit refléter « je rougis ». L'ardente passion qu'elle ressent devait être racontée à quelqu'un et à qui mieux qu'à sa nourrice.

Comme il en va de soi, la passion a tendance à exagérer les qualités de l'être aimé. Phèdre compare Hippolyte à un dieu : « J'offrais tout à ce Dieu que je n'osais nommer ».

Dans cette tirade on voit bien les efforts qui ont été faits par Phèdre pour éloigner d'elle Hippolyte. En multipliant les actions, les mouvements, le rythme s'accélèrent, elle pensait l'éviter mais son amour était toujours présent : « O comble de misère! Mes yeux le retrouvaient dans les traits de son père. ». Elle a essayé la maîtrise de soi mais c'est un échec. La passion est ici dévastatrice. D'une part parce que Hippolyte est le fils de son mari et de l'autre car elle n'est pas correspondue.

Finalement, dans cette tirade, on voit bien le poids la fatalité. Phèdre est prédestinée, la prédestination aux dieux de l'Antiquité est un thème important ici ; Phèdre nomme Vénus qui avait condamné sa lignée. C'est une victime de son destin. Nous voyons aussi jusqu'à quel point l'amour peut détruire. Phèdre s'avoue vaincue. Elle sait que l'amour qu'elle ressent est voué au malheur cependant cette situation est incontrôlable. Oenone, sa confidente, est la voix de la raison et du bon sens.

Un autre passage qui nous intéresse est la deuxième confession de cette pièce, lorsque Phèdre avoue son amour à Hippolyte :

*PHÈDRE : [...]*  
*Par vous aurait péri le monstre de la Crète,*  
*Malgré tous les détours de sa vaste retraite.*  
*Pour en développer l'embarras incertain,*  
*Ma sœur du fil fatal eût armé votre main.*  
*Mais non : dans ce dessein, je l'aurais devancée ;*  
*L'amour m'en eût d'abord inspiré la pensée ;*  
*C'est moi, prince, c'est moi, dont l'utile secours*  
*Vous eût du Labyrinthe enseigné les détours*  
*Que de soins m'eût coûtés cette tête charmante !*  
*Un fil n'eût point assez rassuré votre amante*  
*Compagne du péril qu'il vous fallait chercher,*  
*Moi-même devant vous j'aurais voulu marcher ;*  
*Et Phèdre au Labyrinthe avec vous descendue*  
*Se serait avec vous retrouvée ou perdue.*

*HIPPOLYTE : Dieux ! Qu'est-ce que j'entends ? Madame, oubliez-vous*  
*Que Thésée est mon père, et qu'il est votre époux ?*

*PHÈDRE : Et sur quoi jugez-vous que j'en perds la mémoire,*  
*Prince ? Aurais-je perdu tout le soin de ma gloire ?*

*HIPPOLYTE : Madame, pardonnez ; j'avoue, en rougissant,*  
*Que j'accusais à tort un discours innocent.*  
*Ma honte ne peut plus soutenir votre vue ;*  
*Et je vais...*

*PHÈDRE : Ah ! Cruel ! Tu m'as trop entendue !*  
*Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur.*  
*Eh bien ! Connais donc Phèdre et toute sa fureur.*  
*J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime,*  
*Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même,*  
*Ni que du fol amour qui trouble ma raison,*  
*Ma lâche complaisance ait nourri le poison ;*  
*Objet infortuné des vengeances célestes,*  
*Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes.*

*Les dieux m'en sont témoins, ces dieux qui dans mon flanc*

*Ont allumé le feu fatal à tout mon sang ;*

*Ces dieux qui se sont fait une gloire cruelle*

*De séduire le cœur d'une faible mortelle.*

*Toi-même en ton esprit rappelle le passé*

*C'est peu de t'avoir fui, cruel, je t'ai chassé ;*

*J'ai voulu te paraître odieuse, inhumaine ;*

*Pour mieux te résister, j'ai recherché ta haine.*

*De quoi m'ont profité mes inutiles soins ?*

*Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins ;*

*Tes malheurs te prêtaient encor de nouveaux charmes.*

*J'ai languï, j'ai séché dans les feux, dans les larmes*

*Il suffit de tes yeux pour t'en persuader,*

*Si tes yeux un moment pouvaient me regarder.[...]*

(Racine : Acte II, scène 6)

Suite à la nouvelle de la mort de Thésée, Phèdre se laisse aller et avoue ses sentiments à Hippolyte. Nous pouvons imaginer que cette confession est pour elle une porte ouverte à la liberté, à l'espoir. Car, comme nous pouvons le voir dans cette scène, Phèdre, qui avait idolâtré Hippolyte un peu plus tôt, le compare à Thésée. Elle lui fait comprendre qu'il a remplacé son père dans son cœur. Racine nous laisse une nouvelle allusion à la mythologie, cette fois-ci avec le labyrinthe et le fil d'Ariane. Hippolyte est maintenant un héros aux yeux de Phèdre.

Phèdre, victime de sa passion, est consciente de ses actes et des conséquences qu'ils vont avoir sur son avenir : « Et Phèdre au Labyrinthe avec vous descendue se serait avec vous retrouvée ou perdue ».



L'importance du poids des Dieux est remarquable dans cette scène. Phèdre se sait condamnée mais avoue quand même son amour pour se libérer un peu de ses tourments. Elle essaie de lutter contre les dieux et contre sa passion mais sait que c'est impossible. Elle est honteuse mais lucide. Dans ce passage elle inspire de la pitié car nous voyons que cet amour provoque une souffrance qui va lui être néfaste. « De quoi m'ont profité mes inutiles soins ? Tu me haïssais plus, je ne t'aimais pas moins ; » ; « Il suffit de tes yeux pour t'en persuader, Si tes yeux un moment pouvaient me regarder. »

Son amour interdit la trouble et elle finit par craquer, par tout avouer, en tutoyant Hippolyte : « Ah ! Cruel ! Tu m'as trop entendue !, Je t'en ai dit assez pour te tirer d'erreur. Eh bien ! Connais donc Phèdre et toute sa fureur. J'aime. Ne pense pas qu'au moment que je t'aime, Innocente à mes yeux, je m'approuve moi-même, Ni que du fol amour qui trouble ma raison. » C'est un passage important car maintenant Phèdre ne peut plus revenir en arrière. Avec cet aveu elle s'est condamnée et implique aussi Hippolyte. Phèdre est à la fois coupable du malheur des autres ainsi que victime de ses pulsions. Sa faiblesse humaine, propre du jansénisme, se voit parfaitement ici. Son « je » est totalement détruit. Elle se hait à elle-même « Je m'abhorre encor plus que tu ne me détestes ».

En avouant son amour Phèdre se condamne et condamne aussi Hippolyte. Nous pouvons le voir dans l'avant dernière scène. Son père le maudit, mais une fois avoir appris la vérité, il veut arrêter la colère des dieux cependant c'est trop tard. Hippolyte subit la volonté de ceux-ci. Il est seul face au monstre et lutte jusqu'à sa mort.

Peso de la familia y de los dioses (injustos y malvados).

## CONCLUSION :

À travers notre travail nous avons essayé d'expliquer quelle était l'image de la femme au XVI<sup>ème</sup> et au XVII<sup>ème</sup> siècle.

En effet, nous avons pu voir l'importance que les salons mondains ont eue pour le développement de la création littéraire chez Marguerite de Navarre mais encore les revendications de Louise Labé afin que les femmes changent leurs habitudes.

Tandis que Pierre Corneille, à travers Chimène, nous a démontré que l'honneur est une valeur applicable autant à l'homme qu'à la femme, Molière, quant à lui, nous a avertis des risques d'abuser de la préciosité et de la liberté qu'elle cause (par exemple, les femmes ne voulaient pas se marier).

Finalement nous avons vu que les conséquences fatales que les tentations extra-conjugales ont eues sur les héroïnes de Madame de La Fayette et de Jean Racine.

En fin de compte, il est vrai que beaucoup a été fait en matière d'égalité entre les hommes et les femmes, cependant il reste encore bien des choses à faire. Mais nous sommes sur la bonne voie comme le montre le nombre de plus en plus élevé de filles qui s'inscrivent à l'université<sup>14</sup>. Sur le marché du travail, néanmoins, comme l'avait publiquement critiqué l'actrice américaine Patricia Arquette au cours de la cérémonie des Oscars, en février dernier, les salaires ne sont pas les mêmes pour les hommes que pour les femmes. Donc, nous pouvons donc dire qu'il reste encore un long chemin à parcourir quoique, l'image de la femme, plus de quatre cents ans après, est en constante évolution.

Avec les avances scientifiques, les nouvelles technologies, les livres numériques, sa participation dans la vie politique entre autres, quelle image laissera la femme du XXI<sup>ème</sup> aux générations futures?

---

<sup>14</sup> <http://www.inegalites.fr/spip.php?article1096>

## BIBLIOGRAPHIE

- . Buchon, J. A. C. (1843). *Choix de Moralistes Français*. Paris: Imprimerie de Hennuyer et Turpin.
  - . Corneille, P. (1990). *Le Cid*. Évreux : Classiques Larousse.
  - . Darmon, P. (2012). *Femme, repaire de tous les vices*. Bruxelles : André Versaille éditeur.
  - . De Navarre, Marguerite, Heptaméron : les extrais des textes ont été pris de la page suivante : <http://visualiseur.bnf.fr/CadresFenetre?O=NUMM-101461&M=tdm>
  - . Labé, L. (1983). *Œuvres poétiques*. Saint- Amant : Poésie/ Gallimard
  - . Lafayette, M. de (1999). *La princesse de Clèves*. Paris : le livre de poche.
  - . Marseille, J. (1999). *Nouvelle histoire de la France*. Paris : Perrin.
  - . Molière, (1999). *Les femmes savantes*. Paris : le livre de poche.
  - . Molière, (1999). *Les précieuses ridicules*. Paris : le livre de poche.
  - . Molière, (2012). *Le Tartuffe*. Paris : le livre de poche.
  - . Olivier, J. (1617) *Alphabet de l'imperfection et malice des femmes*.
  - . Rabelais, F. (1973) *Œuvres Complètes*. Paris : Éditions du Seuil.
  - . Racine, J. (1985). *Phèdre*. Paris : le livre de poche.
  - . Ronsard, P. (1993) *Les amours*. Paris : le livre de poche.
- Et : <http://www.poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/>
- . Marcel Tetel, L'Heptaméron de Marguerite de Navarre : thèmes, langage et structure, Klincksieck, Paris, 1991, p. 11.

<http://www.larousse.fr/>